Arnaud Catelan ou le Troubadour provençal au bois de Boulogne XIIIe siècle par Mme C. de Moize,...







m7

8956

foi

ARNAUD CATELAN

XIIIe SIÈCLE

TYP. DE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS
Ancienne maison Dondey-Dupré.

ARNAUD CATELAN

OU

LE TROUBADOUR PROVENÇAL

AU BOIS DE BOULOGNE

XIIIe SIÈCLE

PAR

Mme C. DE MOIZÉ

AUTEUR DE STÉPHANIE (ROMAN DE LETTRES),
DE LA DAME DE CHARITÉ, DE DEUX VOLUMES DE NOUVELLES,
D'EUGÉNIE DE MONTREUIL, D'UN VOYAGE,
DU JARDINIER DE VERSAILLES, DES ENFANTS DE LA MONTAGNE,
D'UNE CHANOINESSE, DE LA VOCATION IRRÉSISTIBLE, ETC.

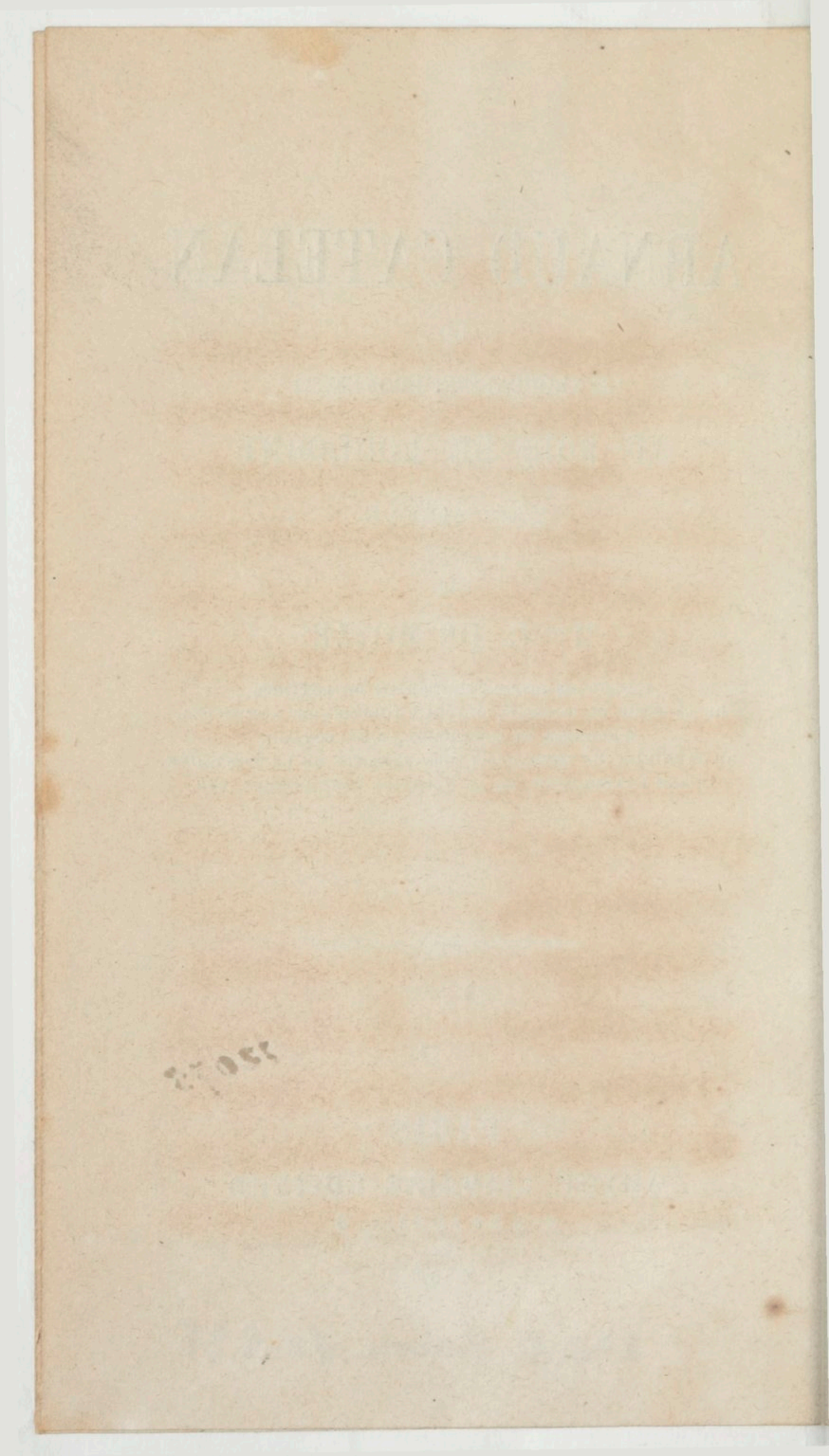


PARIS

AMYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE LA PAIX, 8

1860



CHAPITRE PREMIER

PROMENADE AU BOIS DE BOULOGNE AVEC UNE AIMABLE ÉTRANGÈRE. — RENCONTRE A MONTMARTRE.

J'avais été faire une station avec une amie au cimetière Montmartre; nous revenions lentement, après avoir payé un tribut de souvenir et de regrets à une personne qui nous était bien chère,

lorsque nous fûmes dépassées par quatre enfants : deux garçons de neuf à dix ans au plus, et deux jeunes filles de sept à huit; les deux jeunes garçons étaient en costume de collégiens, les deux jeunes filles étaient en grand deuil. Ces quatre enfants marchaient vite et en silence; ils étaient porteurs de couronnes, mais ces couronnes n'étaient pas des couronnes consacrées par l'usage au culte des tombeaux; c'étaient des couronnes obtenues en prix.

Une femme, aussi en grand deuil, belle, quoique n'étant plus de l'extrême jeunesse, accompagnée d'une

nourrice qui portait un jeune enfant, suivait les quatre premiers; de longs rubans noirs se mêlaient à la blonde chevelure du pauvre petit; leur marche était hâtive; je cédai, ainsi que mon amie, au désir de les suivre.

Arrivés près d'une tombe modeste, les quatre enfants s'agenouillèrent, et après une fervente prière, s'empressèrent d'attacher leurs couronnes au signe rédempteur qui dominait la tombe de leur père.

La mère, debout à quelque distance, contemplait, les yeux pleins de larmes, ce touchant spectacle, et vint en-

suite elle-même déposer pendant quelques instants sur la tombe le jeune enfant, dont les petites mains cueillirent une pensée, que la pauvre mère porta à ses lèvres et enferma sur son cœur.

— Voilà, me dit mon amie en nous éloignant, la tombe d'un homme vertueux, bien digne de regrets, puisqu'il a su inspirer à ses enfants de pareils sentiments de piété.

Nous nous éloignâmes en silence...

Nous avions formé le projet de passer la journée ensemble, et de la terminer par une promenade au bois de

Boulogne, ce bois qui, au temps de Philippe le Bel, était une assez grande forêt beaucoup moins rapprochée de Paris.

Je m'y trouvai donc par une belle nuit d'été.

A l'époque où le Régent habitait le château de la Muette, le Ranelagh fut créé. Le bois de Boulogne était alors le temple des divertissements les plus en faveur ; dans la première révolution, il fut le rendez-vous des excentricités républicaines : on vit, dans la même contredanse, figurer les déesses de la Raison et de la Liberté.

Depuis longtemps il avait une grande vogue ; sous la Restauration, il était devenu le rendez-vous de la belle société.

C'était à l'une des extrémités du bois, près de la Seine, qu'Isabelle, sœur de saint Louis, avait fondé, en 1269, l'abbaye de Longchamp, où elle mourut en odeur de sainteté. Ce couvent devint nombreux et célèbre ; le hasard ayant, pendant la semaine sainte, conduit à ce monastère quelques personnes pieuses, elles furent ravies d'entendre les voix des religieuses chanter les ténèbres : on en parla beaucoup, et bientôt ce fut la mode d'aller à Longchamp le mer-

credi, le jeudi et le vendredi saint.

— Voilà des détails qui m'intéressent vivement, me dit l'aimable madame C... en donnant l'ordre à son cocher d'aller doucement, afin de ne rien perdre de l'historique du bois de Boulogne.

— La piété ne fut pas toujours, lui dis-je en reprenant la conversation, le motif de ses pérégrinations; peu à peu elle fut remplacée par des luttes plus profanes, et l'on y vit rivaliser à l'envi le luxe des équipages et l'élégance des toilettes; combien de personnes se souviennent encore d'avoir vu, même depuis les révolutions, ces rassemble-

ments d'hommes et de femmes, moins jaloux de voir que d'être vus.

On n'a point oublié les dévastations commises au bois de Boulogne, en 1814 et 1815, par les armées étrangères.

— Des jours plus heureux ont fait disparaître tous ces désordres, dit le jeune consul américain qui nous accompagnait à cheval. Voyez ces vastes boulevards si bien entretenus, ces parcs d'animaux si soignés, si agréables à voir, ces hôtels si élégants et entourés de grilles si magnifiques, ces plantations renouvelées, ces lacs, ces canaux, cette rivière, ces cascades si pittores-

ques et ce Pré-Catelan, rendez-vous de tous les divertissements.

Dans cet instant nous arrivions près du lac ; quelques calèches découvertes étaient stationnaires ; le plus profond silence annonçait que tout le monde était livré à de douces méditations, inspirées sans doute par le calme et la beauté de la nuit ; seulement quelques oiseaux aquatiques, en se jetant dans le le lac, faisaient tourbillonner l'eau ; pendant quelques instants on voyait aussi quelques ombres silencieuses se promener en se donnant le bras, deux à deux, se grandir d'une manière gi-

gantesque sur les eaux argentées du lac et disparaître soudain suivant le changement de direction qu'elles prenaient. Madame C..., l'aimable étrangère, me dit : —Passons, en nous en allant, devant la pyramide du troubadour provençal que, dans le quatorzième siècle, Béatrix de Savoie, comtesse de Provence, envoya au roi Philippe le Bel, qui habitait alors le château de Passy.

— Vous nous avez promis, chère madame, son histoire ; et la vue de son tombeau, et cette heure silencieuse, vous donnera, j'en suis certaine, en in-

voquant son souvenir quelque heureuse vision.

— J'étais préoccupée de la même pensée, lui dis-je, et j'allais vous prier, aimable amie, avant de sortir du bois, de venir avec moi faire une pause au pied de la pyramide.

Le jeune consul américain qui nous accompagnait à cheval venait tous les jours se promener au bois de Boulogne.

Ayant précédé la calèche, il nous orienta parfaitement dans la direction que nous devions prendre, et ayant été rencontre par plusieurs jeunes gens de

ses amis et presque tous ses compatriotes, ils se réunirent autour de la calèche et nous formèrent un élégant cortége.

La pyramide élevée à la mémoire du malheureux troubadour s'offrit bientôt à notre vue; une étoile brillante l'éclairait en ce moment, et quelques accents mélodieux qui expirent dans le lointain, nous rendent, pour ainsi dire, présente par la pensée l'horrible trahison dont l'infortuné fut victime. Ce fut, dit-on, à minuit, dans ce bois, à cette place, que ce crime mystérieux fut commis sur la personne du poëte aimé

de Béatrix, qui n'avait consenti à son départ de la Provence que dans l'espoir de dissiper la sombre mélancolie qui mettait en danger l'existence de Philippe le Bel, ce prince qui lui était si cher.

Vivement impressionnée, j'écrivis quelques lignes sur mes tablettes, que l'aimable madame C... put lire facilement, tant la lune et les étoiles étaient radieuses en ce moment.

Cette délicieuse soirée ne s'effacera jamais de ma mémoire; en rentrant chez moi je m'empresserai d'en écrire les impressions.

CHAPITRE II

CATASTROPHE. — VOYAGE DE L'AUTEUR EN PROVENCE. — HISTOIRE D'ARNAUD CATELAN.

Hélas ! quelques jours après notre promenade au bois de Boulogne, madame C..., cette charmante femme, était enlevée avec la rapidité de la foudre à la tendresse de toutes les per-

sonnes qui la connaissaient et savaient l'apprécier.

Je cherchai à me distraire de la perte de mon excellente amie en réalisant le vœu qu'elle avait exprimé, de me voir écrire l'histoire du troubadour provençal. Je me décidai à aller faire un voyage en Provence, afin de recueillir sur les lieux mêmes les renseignements qui m'étaient nécessaires pour écrire la vie d'Arnaud Catelan.

Secondée dans mes recherches par un aimable homme, habitant la Provence de père en fils depuis des siècles, et possédant une bibliothèque immense,

où se trouve consigné l'historique de ce beau pays si brillant, surtout à l'époque de Béatrix et des troubadours, il me tomba sous la main des notes qui m'aidèrent à me diriger dans ce temps si éloigné de nous.

Voici le résultat de mes recherches :

On a écrit l'histoire d'un grand nombre de troubadours, un seul a échappé à l'attention ; le hasard vient de me faire connaître combien était digne cependant d'un meilleur sort ce jeune homme, qui sut avec tant de philosophie, de courage et de talent, supporter les diverses vicissitudes de la

fortune. Un caractère aventureux joint à un physique remarquable, dans un temps où la beauté personnelle était au nombre des plus grands avantages ; ce qui excitait à la fois la jalousie des hommes et la bienveillance des femmes.

La naissance d'Arnaud Catelan est voilée de mystère. Il fut confié comme page à Béatrix, comtesse de Provence, à l'âge de quatorze ans, par un chevalier croisé, qui paraissait avoir pour lui la plus tendre affection ; il devait le reprendre à son retour de la guerre des Sarrasins, mais il ne revint jamais, et ja-

mais le nom de ce chevalier n'a été prononcé.

Le jeune Catelan était doué d'un naturel charmant; il jouait admirablement du luth et possédait une voix délicieuse; il avait le don de la poésie, qui dans ce siècle était vivement appréciée et même cultivée par toutes les personnes d'une classe élevée; son éducation et ses études avaient été très-soignées par son protecteur, qui parlait plusieurs langues. Le jeune Arnaud et la comtesse de Provence n'en parlaient qu'avec le plus profond respect, ayant entièrement perdu l'espé-

rance de le revoir jamais et se doutant bien qu'il était sans doute tombé au nombre des victimes des Sarrasins.

Arnaud dut choisir une profession ; ses talents, sa facilité à parler plusieurs langues, ses connaissances dans les sciences exactes, lui ouvrirent toutes les carrières, et la haute et puissante protection de sa bienfaitrice aplanissait toutes les difficultés. Il se tira, quoique bien jeune encore, avec beaucoup d'honneur, de plusieurs négociations fort délicates dont il fut chargé par la princesse, qui alors lui donna toute sa confiance et conçut pour lui le

projet d'un riche et bel établissement. Dans cette intention, elle l'envoya chez un châtelain dont la sœur, femme aussi aimable que belle, avait été son amie d'enfance ; elle souffrait beaucoup d'une cruelle mésintelligence, qui durait depuis plusieurs années, avec le chevalier Robert de Castelneau; elle désirait vivement mettre un terme à un procès qui avait interrompu ses relations d'amitié avec Marguerite de Castelneau, sœur du cauteleux chevalier.

L'avocat troubadour parvint tellement à charmer le chevalier processif et sa sensible sœur, qui était cependant

la plus intéressée dans ces débats, que, quelques jours après son arrivée dans la châtellenie, le traité de paix et le pacte d'alliance furent signés à la fin d'un banquet où le jeune poëte avait chanté toute la procédure en s'accompagnant de son luth.

Cependant, le chevalier dit qu'il y mettait une condition qui ne devait être connue que de la princesse; et Arnaud en partant fut chargé pour elle d'une lettre close.

Le sage et discret Amanieu, vieux troubadour, ami du châtelain, qui avait pour lui la plus haute estime, mais que

l'on voyait rarement hors du lieu solitaire de ses travaux, était cependant venu passer un jour chez le châtelain ; il apprit avec plaisir la fin de cet interminable procès, un léger sourire traversa sa barbe blanche et épaisse en voyant fermée la lettre close confiée au jeune troubadour. Catelan l'avait vivement intéressé par le génie et la facilité de ses improvisations.

Marguerite lui donna pour souvenir un flacon de parfums exquis, dont elle avait seule la recette, parce que seule elle cultivait les fleurs dont il était le produit. Elle en faisait hommage à

Béatrix de Provence, et éprouva le plus vif regret de voir s'éloigner le jeune ambassadeur.

Son retour à la cour de la comtesse fut pour ainsi dire un triomphe. Elle employa tous les moyens qui furent en sa puissance pour lui témoigner sa satisfaction d'avoir si heureusement et si promptement terminé un différend qui lui avait causé beaucoup de chagrin, puisque toutes les tentatives qui avaient été faites à cet égard par des hommes du plus grand talent avaient échoué.

CHAPITRE III

JALOUSIE. — CALOMNIE. — BANNISSEMENT. — RETOUR CHEZ LE CHATELAIN DE CASTELNEAU.

Les succès du jeune Arnaud et la faveur de la princesse excitèrent bientôt contre lui les plus atroces calomnies; sa généreuse protectrice s'en trouva atteinte; un jour de brillante réunion,

ayant laissé tomber son mouchoir, Catelan s'empresse en le relevant de le porter à ses lèvres.

Un murmure d'improbation s'élève aussitôt de toutes parts.

— Ah! dit la princesse, devons-nous refuser de si innocentes faveurs à ceux dont les vers et le talent nous immortalisent?

Béatrix avait ce penchant naturel qui fait aimer la gloire et la renommée ; cependant, voyant grossir l'orage qui menaçait son protégé, elle le fit appeler un jour dans son cabinet.

— Vous avez vingt ans, Arnaud, lui

dit-elle, et je veux vous donner, sans plus attendre, la plus haute marque de mon estime et de ma sollicitude pour vous.

— Ah! princesse, répond Arnaud, que pouvez-vous ajouter à tant de générosité? Je ne suis rien que par vous; ma vie vous appartient, elle vous est entièrement consacrée.

— Je le sais, répond Béatrix avec émotion. Ainsi vous me permettez d'en disposer? Voici un message confidentiel, qui vous sera, j'espère, agréable à remplir. Adieu, dit-elle en tendant la main au jeune troubadour qui,

un genou à terre, y dépose un baiser.

Elle soulève aussitôt la portière, qui la sépare de Catelan, et rentre dans ses appartements en lui faisant de la main un dernier signe d'adieu.

Arnaud, resté seul, lut l'adresse du message : A Robert de Castelneau.

— Ah ! se dit en lui-même le jeune homme, c'est sans doute la réponse à la lettre close.... Il fait aussitôt ses préparatifs de départ.

L'accueil cordial qu'il reçoit du châtelain et de son aimable sœur, enchantés de le revoir, lui fait une heureuse diversion aux regrets qu'il a

éprouvés en s'éloignant encore de sa bienfaitrice.

Après un séjour assez prolongé, Arnaud, se disposant à partir, demande au châtelain s'il a préparé la réponse au message.

— Oui, dit le châtelain, je vais vous la faire verbalement. Mon jeune ami, puisque nous sommes seuls en ce moment, vous êtes mon prisonnier ; la princesse vous a exilé pour un an de sa présence, et vous ne devez reparaître devant elle qu'avec le titre d'époux de ma sœur Marguerite.

Ceci fut dit en plaisantant au jeune

troubadour. Surpris et confondu en même temps d'un tel excès d'honneur, de confiance et de sévérité, il improvisa à ce sujet des chants et des vers d'une gaieté folle ; mais il acquit bientôt la certitude que rien n'était plus vrai, et que Béatrix de Provence l'avait effectivement et impitoyablement banni de sa présence pour un an, et qu'il ne devait, à cette époque, se présenter à la cour qu'accompagné de l'épouse qu'elle lui avait choisie.

L'idée d'un prochain mariage ne s'était jamais présentée à sa pensée ; il estimait mademoiselle de Castelneau ; il

aimait à partager avec elle les soins qu'elle donnait à la culture des fleurs, et à l'aider à en extraire le délicieux parfum, mais il ne sentait nullement pour elle cette tendresse, ce sentiment exclusif que l'on désire éprouver pour la femme à laquelle on veut unir sa destinée.

Pressé de répondre définitivement et de fixer le jour de la célébration d'une union que le châtelain regardait comme certaine, Arnaud, après avoir passé la nuit en méditation, sort furtivement de sa chambre au point du jour, suspend son luth en bandoulière, jette sur ses

épaules son petit manteau à l'espagnole, enferme dans sa valise le flacon de parfum, laisse à l'adresse du châtelain un billet qui contient ses adieux à Marguerite, en la suppliant de le pardonner et de prier pour lui. Il se rend ensuite à l'écurie, selle son coursier et sort, en disant à son écuyer qu'il se rend à un pèlerinage.

Après avoir chevauché jusqu'à la fin du jour, il éprouve le désir de recueillir ses pensées et de laisser respirer son cheval; il aperçoit au bord du Rhône, sur un petit rocher, une chapelle dédiée à Notre-Dame : — Voici, dit-il,

une heureuse inspiration. Il attache son cheval : — Dirigez-moi, mère du Sauveur ; et il entre dans le saint lieu. Après une fervente prière, il sort satisfait d'avoir eu le courage de conserver sa liberté. Il trouve très-injuste l'arrêt de la princesse qui lui interdit sa présence ; son cœur naïf et pur ne lui laisse pas soupçonner qu'elle a voulu le soustraire à la haine et à la vengeance des hommes injustes dont il a, sans le vouloir, excité la jalousie, et que cet exil est un nouveau bienfait de sa protectrice.

Notre héros, en apercevant sur le Rhône une barque qui borde la côte,

forme soudain le projet de s'embarquer et se rend dans cette intention à Aigues-Mortes, qui est le port le plus rapproché du lieu où il se trouve, et deux jours après, il s'embarque.

Jetant un regard en arrière, le jeune Arnaud emportait peu d'espérances et beaucoup de regrets dans le cœur.

CHAPITRE IV

ARNAUD S'EMBARQUE. — RENCONTRE DE PLUSIEURS CHEVALIERS. — SÉJOUR AGRÉABLE AUPRÈS D'UNE BELLE CHATELAINE ET DE SES TROIS CHARMANTES FILLES.

La facilité d'Arnaud Catelan à parler plusieurs langues lui fournit des moyens d'existence honorables, et son talent charme toutes les personnes qui l'entourent. Les troubadours étaient

les artistes de cette époque : il se trouva sur une embarcation montée par des chevaliers qui revenaient de la Terre sainte, et qui étaient heureux de revoir leur patrie et leur famille. Le jeune aventurier les intéressa, quelques-uns lui offrirent des lettres de recommandation pour les diverses villes qu'il à l'intention de parcourir. Il fut même obligé de céder aux vives instances de l'un d'eux, nommé Raymond de Villeneuve, et de consentir à passer quelque temps dans son château, situé à une telle distance de la résidence de la comtesse Béatrix qu'il ne pouvait pas crain-

dre qu'elle en fût informée. Le châtelain avait une femme très-belle et trois filles charmantes. Arnaud, du premier abord, plut à la châtelaine, mais il fut séduit par les trois gentilles damoiselles. Il avoua dans une de ses poésies qu'elles le charmaient tellement toutes les trois, qu'il lui eût été impossible de faire un choix entre elles et d'avoir un sentiment de préférence pour l'une ou pour l'autre. Son séjour dans cette résidence fut des plus agréables. Le chevalier Raymond se prit d'une telle amitié pour son hôte, que ce fut un véritable chagrin pour lui lorsqu'il le vit partir. Le gen-

til troubadour emporta avec lui l'estime et les regrets de cette honorable famille; il laissa en partant à chacune des gentes damoiselles un mouchoir où il avait versé quelques gouttes du du délicieux parfum dont Béatrix de Provence lui permettait de se servir, quoiqu'il lui fût personnellement réservé. Il avait charmé par sa courtoisie autant que par son talent la belle comtesse de Serano, cousine du chevalier Raymond. Cette dame fut appelée plus tard et admise dans l'intimité de la princesse de Provence; elle devint même l'âme de ses réunions littéraires

et politiques. Ce fut une des femmes célèbres de cette époque ; elle était fort riche, et força notre troubadour d'accepter un luth enrichi de diamants en échange du sien, qu'elle voulut garder. Elle avait pris des leçons du troubadour et acquis un véritable talent. Le bon châtelain, qui était aussi fort riche, le combla en partant de présents.

Le début de sa carrière aventureuse le remplit de confiance dans l'avenir ; il se dirigea vers Marseille, où il devait s'arrêter quelques jours et remettre une lettre de la comtesse Serano à sa belle-sœur, d'origine espagnole. Il ar-

riva précisément la veille du jour indiqué pour l'union du jeune Godefroy Serano avec Soulange d'Hautemure, veuve d'une grande beauté, fort riche, et d'une vertu parfaite.

L'annonce d'un troubadour célèbre fut une agréable nouvelle qui se répandit aussitôt dans toute la ville. La lettre de la comtesse Serano exaltait les talents, les qualités aimables qui lui font chérir son protégé, et par le plus cordial accueil l'honorable famille Serano répond à cet appel de bienveillance : il est admis dans leur intimité par le jeune fiancé, qui est de son âge et lui

témoigne la plus franche sympathie. Engagé à faire entendre dans la soirée quelques légendes provençales, il accorde son luth, et, après avoir parcouru du regard la brillante assemblée, ses yeux s'arrêtent sur une dame qu'il n'avait pas encore remarquée, et ne peuvent plus s'en détacher. Ses inspirations enlèvent son auditoire, qui le couvre d'applaudissements. Une seule personne a l'air de ne pas partager l'engouement général et porte son éventail à son visage : c'est justement la dame qui a causé son enthousiaste inspiration. Les rafraîchissements circulent ;

on ouvre les portes qui donnent sur le balcon, au bord de la mer; on propose une promenade sur l'eau.

Appuyé sur le balcon, Arnaud voit descendre en donnant mollement le bras à Godefroy Serano la belle personne à laquelle il doit ses inspirations de la soirée, et qui jusqu'alors lui était inconnue : c'est Soulange, la belle veuve qui doit le lendemain enchaîner sa destinée à ce jeune homme dont il a reçu un si cordial accueil. Dans ce moment encore, ce dernier lui fait signe de descendre et de venir les joindre dans la nacelle. La belle Soulange jette alors sur

lui un regard inqualifiable de hauteur et de mépris qui semble lui imposer l'ordre de ne pas se rendre à cette invitation bienveillante ; il comprend seulement alors qu'il l'a peut-être offensée en lui adressant ouvertement et imprudemment l'hommage public de son ardente admiration.

Il porte la main à son front ; un glaive brûlant vient de lui traverser le cœur, qui bat avec violence ; il se sent pris d'une espèce de vertige et se sauve épouvanté de lui-même.

Ce fut inutilement le lendemain qu'il fut attendu pour célébrer le bonheur

des deux époux, il était parti cette fois pour un long voyage. Le navire qui l'emporte vers l'île de Chypre, située dans la Méditerranée, fend les flots avec rapidité ; ses regards se tournent vers le rivage ; il s'efforce de sourire.

Il resta longtemps, bien longtemps sans toucher son luth ; le ménestrel avait perdu toutes ses inspirations, et dans cette longue traversée, personne assurément n'aurait pu reconnaître le gai troubadour provençal.

Notre héros, désenchanté de la vie, puisque le premier élan de son cœur, vierge encore de toute affection d'a-

mour, a été adressé à une femme qui repousse ses vœux impitoyablement, pour laquelle il paraît être un être antipatique, car il n'a même pu obtenir qu'un regard de mépris. O fatalité inexplicable! cependant l'image de Soulange d'Hautemure ne s'effacera jamais de sa pensée; jamais il n'a éprouvé, jamais il n'éprouvera pour aucune femme ce sentiment d'admiration, ce désir de plaire que sa présence lui a inspirés. Quelques succès mérités par les plus heureuses inspirations auraient dû lui valoir, au moins de la part de celle qui les avait fait naître, quelques marques

de satisfaction; quelle cruelle déception ! Ces réflexions viennent à la suite de celles que fait naître l'injuste sévérité de Béatrix de Provence à son égard, en le forçant à un exil d'un an, sans avoir cependant aucun grief à lui imputer.

Décidément il se sent disposé à se venger des injustes caprices des femmes, et il allait commencer à écrire une satire contre elles, lorsqu'une corde de son luth se brise en faisant entendre un son plaintif.

On doit se rappeler que ce luth était un souvenir de cette dame.

— Ah ! dit-il, aimable et belle Serano, j'allais oublier, mais vous venez de me rappeler qu'il existe des femmes que l'on doit toujours aimer.

En disant cela, notre poëte porte à son front son mouchoir imprégné des doux parfums qui lui ont été donnés par Marguerite de Castelneau. Cette adorable femme qu'il fuit avec tant d'obstination, elle n'a cependant eu aucun tort envers lui ; elle est belle, bonne, spirituelle ; elle aime les sciences, qu'elle cultive avec succès, surtout la botanique. Elle a daigné l'initier avec une grâce parfaite dans cette science qui a

tant de charmes, la culture des fleurs.

C'est elle, enfin, qui a fait consentir son frère, en sacrifiant ses propres intérêts, à terminer le différend qui existait depuis si longtemps, et cela par sa douce influence, et pour mettre le comble à tant de générosité, elle cédait à la volonté de sa souveraine en acceptant la main du pauvre troubadour, sans parents, sans fortune, enfant du mystère et abandonné.

Ici Arnaud prit sa tête dans ses deux mains, sa poitrine se gonfle, des larmes viennent humecter sa paupière. L'image de sa bienfaitrice s'offre à lui, elle a

voulu lui octroyer le bonheur, elle a voulu unir sa destinée à celle de sa meilleure amie, cette union devait cimenter à jamais un doux pacte d'alliance.

— Je suis un infâme, se dit-il intérieurement, un monstre d'ingratitude; je n'étais vraiment pas digne de tant d'honorables distinctions, et la honte et les remords que j'éprouve de ma conduite m'exilent pour jamais de l'hospitalière Provence. Il reste longtemps absorbé et anéanti dans ces tristes réflexions.

— Terre! terre! s'écrie-t-on de toutes parts.

voulu lui octroyer le bonheur, elle a voulu unir sa destinée à celle de sa meilleure amie, cette union devait cimenter à jamais un doux pacte d'alliance.

— Je suis un infâme, se dit-il intérieurement, un monstre d'ingratitude; je n'étais vraiment pas digne de tout d'honorables [illegible] la bonté et les remords que l'énormité de ma conduite m'exilent pour jamais de l'hospitalière Provence. Il reste longtemps absorbé et anéanti dans ces tristes réflexions.

— Terre! terre! s'écrie-t-on de toutes parts.

CHAPITRE V

EXCURSIONS DANS L'ÎLE DE CHYPRE. — RENCONTRE D'UN AMI. — UN ERMITAGE. — HISTOIRE DE FERNAND.

On touche les plages de l'île de Chypre, qui offre l'aspect le plus imposant, vue de la mer. L'on débarque.

Arnaud avait évité avec le plus grand soin, pendant la traversée, de se lier avec personne.

Errant seul les premiers jours dans cette île, dont il avait entendu parler si souvent à la cour de la comtesse de Provence, qui était aussi princesse de Savoie; Gui de Lusignan, l'un des croisés du Poitou, ayant été dépouillé du royaume de Jérusalem par le sultan Saladin, devint roi de Chypre, et y reçut Louis IX, saint Louis, avant qu'il allât débarquer en Égypte. Cette île de l'archipel de la Grèce a toujours été renommée par la fertilité de son territoire et l'excellence de ses fruits. Un jour qu'il s'était égaré dans de magnifiques paysages, au milieu desquels se

cachent de nombreuses chaumières, le voisinage de la mer, qui offre un lointain sans bornes, rendent cette île la plus pittoresque et la plus charmante que l'on puisse imaginer; des petits nuages bleus, lamés d'or présageaient une heureuse et belle journée; les oiseaux chantaient en chœur.

En foulant de longues herbes aromatiques, il aperçoit un homme couché et endormi. Son approche l'ayant éveillé, il lui tend les bras en le suppliant de l'aider à se soulever et à se rendre à l'ermitage qu'il lui indique du doigt et que l'on aperçoit sur une pe-

tite colline qui domine la mer; sa faiblesse paraissait extrême, et quoique jeune encore, il était voûté, et son visage, qui conservait les traces d'une grande beauté et de la plus parfaite distinction, était sillonné par des rides nombreuses. Arnaud se sentit du premier abord attiré par la plus douce sympathie pour l'étranger, dont le costume singulier tenait à la fois du religieux et du médecin.

— J'ai quitté hier au soir, lui dit l'inconnu, mon habitation pour me rendre auprès d'une pauvre malade. Son père et sa fille m'ont retenu près

d'elle, dans l'espoir que je parviendrais à la sauver : leur attente a été réalisée; mais en revenant, accablé par la lassitude et le sommeil, j'ai succombé malgré moi à une espèce de torpeur; j'ai essayé vainement plusieurs fois de me relever lorsque le jour a paru, afin de regagner ma demeure, sans pouvoir me soulever, et sans votre généreux concours, je crois que tous mes efforts eussent été inutiles. En disant cela, l'anachorète se baisse et coupe une botte d'herbes aromatiques. Il n'y a, dit-il, que la fumigation de ces herbes qui puisse combattre les crampes dou-

loureuses que j'éprouve. Remarquez, dit-il, quelle multitude de petites fleurs qui ne naissent que dans cette île et dont les émanations sont vraiment délicieuses et très-bienfaisantes.

Une jolie chèvre blanche et privée, en le voyant, accourt au-devant de lui et lui enlève une poignée d'herbes, qu'elle mange avec avidité. Deux tortues, stationnaires au pied du petit rocher qui protége l'ermitage, font aussi quelques pas au-devant du maître du logis, qui les appelle par leur nom. Un vieux chien lui témoigne, autant que ses infirmités le lui permettent, son

bonheur de le revoir ; le pauvre animal n'a pas mangé depuis le départ de son maître, et la jolie chèvre privée est restée en arrêt; selon son habitude, elle vient se coucher sur une natte à ses pieds. Un charmant écureuil vient aussi se poser sur son épaule, et par mille gentillesses témoigne son contentement.

Engagé par son hôte à prendre sa part d'une collation toute dressée sur une table rustique, et qui se compose de viandes froides, de lait de chèvre, de figues sucrées, d'oranges d'or, de miel des montagnes, de toutes sortes

de fruits et d'excellents coquillages; pour boisson, de l'hypocras.

— Voilà tout ce que je puis vous offrir aujourd'hui; demain on m'apportera des provisions fraîches. Je vous retiens pour quelques jours.

Arnaud accepte avec reconnaissance cette cordiale invitation.

Vivement préoccupé à examiner l'intérieur de l'habitation, il trouve que tout est dans un ordre parfait et annonce les habitudes d'un savant naturaliste.

La couche est une large tablette en chêne, qui occupe tout le fond de la

pièce ; cette tablette est recouverte par une peau de tigre, bordée d'écarlate, et peut servir de lit à plusieurs personnes ; une table ronde fixée au milieu de la pièce, quelques siéges rustiques et quelques sculptures fort remarquables composaient tout l'ameublement. Une seconde pièce, au-dessus, où il fallait monter par un escalier originalement placé en zig-zag, le cabinet d'étude du savant astronome-naturaliste et médecin, des instruments de chimie, de mathématiques, des mappemondes et un grand nombre d'ouvrages scientifiques formaient l'ornement de cette pièce,

dont la vue était un véritable panorama et qui se perdait dans l'infini des mers.

— Vous avez parcouru l'intérieur de ma modeste retraite, jeune homme, lui dit Fernand (c'est ainsi que se nomme l'étranger); demain je vous montrerai mon jardin botanique, qui est fort étendu.

— Que l'homme qui s'isole ainsi, tout en vivant au sein de la nature, doit être heureux! se disait intérieurement Arnaud en contemplant tout ce qui l'entoure : un feu brillant petille dans la cheminée, où les herbes aromatiques sont jetées avec profusion. Fernand,

ayant quitté son grand surtout de laine brune, s'imprègne de cette vapeur bienfaisante pendant quelques minutes, ensuite il s'enveloppe dans une longue draperie dont il se couvre pendant la nuit, et demande à son hôte la permission de se jeter sur son lit, pour ne pas laisser évaporer l'effet de la fumigation qui doit rendre entièrement la souplesse à ses membres.

Pendant ce temps le frugal repas est terminé, et Catelan y fait honneur avec un véritable appétit.

Un jeune insulaire de la figure la plus intéressante, attaché personnelle-

ment au service de Fernand, vient desservir et prodiguer à son maître les attentions et les soins les plus empressés et les plus intelligents.

— Vous seriez bien aimable, gentil troubadour, d'invoquer vos souvenirs et de faire retentir cette île des sons harmonieux de votre luth.

— Volontiers, dit Arnaud, qui en ce moment se sent inspiré de Dieu pour célébrer les merveilles de la nature. Il accorde son luth, et après quelques brillants préludes, il chante un hymne à l'Éternel et passe en revue successivement les différents âges du monde,

et arrive enfin à sa chère Provence ; il donne un souvenir de reconnaissance au bon chevalier qui fut son bienfaiteur et le protecteur de son enfance.

Il chante avec enthousiasme l'esprit, la bonté, la générosité de Béatrix de Provence et des personnes qui composent sa cour, dont un arrêt fatal l'a exilé. Il appelle ensuite les bénédictions du Très-Haut sur Robert de Castelneau et son adorable sœur, s'accusant d'ingratitude à leur égard, et souscrit avec résignation à l'exil qu'il croit avoir mérité ; il s'arrête ensuite chez le châ-

telain de Villeneuve, chante ses trois charmantes filles et l'hospitalité qu'il a reçue dans cette châtellenie; arrive au milieu d'une fête, où la vue de la belle Soulange le transporte d'admiration; il dépose à ses pieds ses vers, son talent, sa personne; accablé sous le poids des applaudissements, il éprouve la plus cruelle déception : la seule personne dont il désire le suffrage le lui refuse positivement. Mais quelle cruelle vision! deux jeunes époux vont contracter une union solennelle: c'est Soulange et le jeune homme qui l'a traité si cordialement en ami. Le troubadour

brise sa lyre; il s'enfuit épouvanté, traverse les mers. Ici le poëte cesse ses chants.

brise sa lyre; il s'enfuit épouvanté à tra-
verse les morts. Ici le poète cesse ses
chants [illegible]
[illegible]
belle [illegible] le transporte d'[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

CHAPITRE VI

UN NID D'OISEAUX. — UNE JEUNE FILLE. — HISTOIRE DE FERNAND.

— Vous venez, jeune homme, dit Fernand en s'asseyant sur son lit, de m'initier, par vos inspirations, au secret de votre existence; je n'ai rien perdu, croyez-le bien, des différentes

péripéties qui ont déjà porté le découragement et la douleur dans votre cœur ; je connais par ce récit simple et touchant quelles ont déjà été vos cruelles déceptions.

L'amitié, je l'espère, vous consolera et vous fera envisager la vie sous un aspect plus exact.

Vous m'avez vivement intéressé ; passez dans cette île votre année d'exil, et consacrez-la à faire du bien à vos semblables, à cultiver les sciences exactes, à connaître les véritables trésors de la création, ces plantes utiles qui sont un antidote certain contre les

maux qui affligent l'humanité; que l'étude de la science, cependant, ne vous empêche pas d'être jeune : livrez-vous à ces exercices qui fortifient l'esprit en même temps que le corps. Ici Fernand fut interrompu par l'arrivée du jeune homme qui était à son service; il échange quelques mots avec lui, et le suit en faisant signe à Arnaud Catelan de l'accompagner.

— Voici mon jardin, dit-il en lui montrant des plantes étiquetées et une profusion de fleurs.

Arnaud ne peut se défendre de pousser un cri d'admiration en voyant ainsi

réunies les merveilles de la végétation.

Sous une tente de forme ronde Fernand est attendu par des femmes, des enfants, des vieillards pour la plupart couchés sur des tapis; tous espèrent le soulagement et la guérison des maux divers qui les font souffrir. Alors le vertueux anachorète commence ses consultations, et ensuite procède au pansement; il se fait seconder par Bertot, qu'il a mis depuis longtemps au fait de ce genre d'occupation.

Catelan commence alors à comprendre le bonheur que l'on goûte à soulager l'être souffrant et à devenir l'objet

de la vénération et de la reconnaissance de son semblable, auprès duquel l'homme bienfaisant remplit un ministère divin.

C'est en le comblant de bénédictions que tous ces bons insulaires se retirent.

Une jeune fille vient baiser le bas de sa robe de bure, et déposer à ses pieds un nid de charmants oiseaux enfermé dans une gaze légère, la mère sur son nid, et prise dans ce joli filet.

Fernand reçoit cette offrande avec plaisir. — C'est la fille, dit-il à Catelan, de la pauvre mère malade que je venais de voir lorsque vous m'avez ren-

contré, et la fiancée de Bertot, que j'ai adopté afin de l'initier dans mon art, et de le mettre en état de me remplacer au besoin. Nous allons tout à l'heure faire une pause dans mon laboratoire, et comme je pense que vous seriez bien aise de connaître les motifs qui m'ont déterminé à me fixer dans cette île....

— Effectivement, dit Arnaud, mais je n'osais vous interroger à cet égard.

— Je vais d'abord, reprend Fernand, déposer cette intéressante famille sur cet arbuste touffu, et enlever avec précaution le voile qui la couvre.

S'étant rendu ensuite dans son cabinet d'étude, il commence ainsi son récit.

———

— Je fus jeté par la tempête sur ces côtes il y a vingt ans. Mon père, qui était d'origine provençale, était un savant astrologue, médecin-naturaliste de son époque. Il s'était marié et fixé à Nicosie, qui est la ville la plus considérable de cette île. Après quelques années de la plus heureuse union, ma mère mourut en me donnant le jour ;

mon père m'avait destiné à lui succéder dans son honorable profession, et m'avait initié très-jeune dans toutes les connaissances de son art ; il me fit ensuite voyager. J'ai passé quelque temps dans cette belle Provence, et j'ai eu occasion d'admirer encore enfant la comtesse Béatrix. Je ne suis pas surpris de la passion invincible qu'elle a inspirée au Dante à cette époque, où elle n'était encore qu'une enfant de neuf ans, et je ne doute pas qu'elle ne conserve jusqu'à la fin de sa vie le don de captiver tous les cœurs.

J'étais recommandé à un armateur

de Marseille, ami de mon père ; il habitait ordinairement une campagne délicieuse, située aux îles Sainte-Marie, sur le bord de la mer, où le murmure des vagues est presque continuel. Là croissent en plein air le myrte et le citronnier. C'était un véritable enchantement. M. de Mirandol, ainsi se nommait l'armateur, était l'heureux père d'une charmante fille nommée Laure. Je fus traité dans cette honorable famille comme en faisant partie ; on m'appelait le jeune médecin grec, et ce fut avec un bien vif regret que je les quittai, pour me conformer aux volontés

de mon père, et parcourir pour mon instruction la France, la Hollande, toute l'Allemagne, où était fixé un de ses amis, célèbre naturaliste. Je me suis trouvé à Paris à l'avénement de Philippe le Bel à la couronne de France. Ce prince, petit-fils de saint Louis, est véritablement d'une beauté qui justifie son nom.

Étant revenu deux ans après à Marseille, pour m'embarquer et retourner dans ma patrie, mon père m'avait écrit qu'il désirait mon retour, j'eus la douleur, lorsque j'arrivai à Marseille, de trouver M. de Mirandol dans la désola-

tion. Laure, sa fille chérie, son unique enfant, se mourait ; elle allait succomber à une affection de poitrine des plus désespérées. J'eus le bonheur de l'arracher au trépas. La reconnaissance de ce bon père ne peut s'exprimer, et je fus le plus heureux des mortels en obtenant la main de Laure. J'écrivis à mon père pour avoir son consentement à mon mariage ; il me l'accorda avec bonheur, me prévenant, cependant, qu'il s'affaiblissait beaucoup, et désirait mon retour près de lui.

Ma femme, depuis son retour à la santé, était devenue d'une beauté re-

marquable ; elle excellait dans tous les arts d'agrément, elle aimait la poésie et se plaisait à s'entourer des troubadours les plus en renom. Notre délicieuse campagne de Sainte-Marie était le rendez-vous de toutes les célébrités, qui lui dédiaient leurs œuvres. Je devins jaloux, et voulus décidément partir. Ma femme promit de m'accompagner ; mais il fallait encore accorder un délai à M. de Mirandol, qui voulait équiper un vaisseau, nous accompagner et se fixer à Nicosie, résidence de mon père, son vieil ami, qui fut aussi son médecin pendant son séjour dans l'Archipel.

J'étais heureux, j'allais revoir mon père, lui présenter ma femme, sa fille, qui était aussi celle de son vieil ami; j'allais enfin goûter un bonheur sans mélange.

Après une heureuse traversée, nous allions toucher le fortuné rivage, lorsque, pendant la nuit, une affreuse tempête nous précipite, corps et biens, dans des abîmes mortels. Tout a péri....

Seul, amené au milieu des sables, j'ai été recueilli sur les bords de cette île. L'infortunée Laure était attachée avec une écharpe sur mon cœur, mais elle avait cessé d'exister !.. Je fus bien

longtemps à retrouver la raison et la mémoire, et malgré les années qui se sont écoulées, j'ai encore des moments de torpeur que je ne puis vaincre.

Vous voyez là-bas, au bord de la mer, ce bouquet de saules pleureurs qui recouvre une colonne brisée, c'est le tombeau de Laure. Mon père n'a pas eu connaissance de cette affreuse catastrophe; il avait succombé quelques jours avant mon départ, et j'ai éprouvé le plus vif regret d'avoir tant différé mon retour auprès de lui.

Maintenant vous connaissez, mon

jeune ami, pourquoi j'ai fixé ici ma résidence. Je suis l'objet de la tendre sollicitude des bons habitants de cette côte; privé de parents et d'amis, j'ai concentré autour de moi mes affections; je ne suis sensible qu'au plaisir de faire du bien; j'ai fait venir ici et réalisé ce que m'a laissé mon père, et cela m'a donné la possibilité de me construire cette habitation selon mes goûts, et de vivre dans une certaine aisance.

J'aime la vie méditative; croyez-le bien, mon jeune ami, rien ne manque à l'homme qui sait s'élever jusqu'à son Créateur : il retrouve en lui les êtres

qu'il a perdus et qui l'attendent au céleste séjour où ils l'ont précédé. Je ne cherche à me distraire que par des occupations intéressantes et utiles.

Vous m'accompagnerez dans les excursions que je fais souvent chez les habitants de cette île ; ils sont en général passionnés pour l'harmonie. Je vous engage à ne pas vous dessaisir de votre luth dans nos longues promenades : les inspirations ne vous manqueront pas ; nos jeunes insulaires sont en général d'humeur enjouée ; ils parviendront, j'espère, à guérir insensiblement la mélancolie à laquelle vous êtes en proie,

et à vous faire goûter cette douce philosophie, fruit de l'expérience que l'on n'acquiert qu'en vieillissant.

Peut-être, mon jeune ami, s'élève déjà l'étoile de votre plus beau rêve.

et à vous faire goûter cette douce philosophie, fruit de l'expérience que l'on n'acquiert qu'en vieillissant.

Peut-être, mon jeune ami, s'élève déjà l'étoile de votre plus beau rêve.

CHAPITRE VII

LÉGENDE PROVENÇALE. — NOTRE-DAME DU MONT CARMEL. — EXCURSION. — DEUX PÈLERINS.

Le lendemain de cet entretien, Fernand, parfaitement rétabli, part de grand matin avec Arnaud Catelan, suivi de Bertot; ils ont pris le bagage nécessaire pour herboriser. Fernand fait re-

marquer à son compagnon la riche végétation qui les entoure : — Ici, lui dit-il, la nature, prodigue de ses plus gracieuses productions, montre les fruits couronnés de fleurs, et laisse ainsi subsister l'espérance à côté de la réalité.

Ils se rendent ensuite aux diverses habitations où ils doivent s'arrêter. Leur première visite est pour la mère de la jeune fille qui a offert un joli nid d'oiseaux.

La famille était réunie. La mère convalescente adresse à son médecin les expressions de la plus vive reconnaissance; elle l'appelle des plus doux noms. Deux

jeunes enfants viennent se placer près de lui ; il prend le plus jeune sur ses genoux, tandis que l'autre, jaloux de la préférence accordée à son frère, trouve moyen de s'élever jusqu'à la hauteur de son visage pour l'embrasser et jouer ensuite avec les boucles de sa blanche chevelure. Pendant ce temps, la belle Carmen, ainsi se nomme la jeune fille, couvre la table de gibier, de laitage, de poissons et de fruits délicieux.

L'île de Chypre fut dans l'antiquité et est toujours célèbre par son vin, dont le roi Salomon a vanté l'excellence.

La belle Grecque servit toute cette collation dans des corbeilles de jonc natté avec la plus grande élégance. Les habitants de Nicosie font le commerce des coquillages ; ils confectionnent aussi des tapis en jonc, de diverses couleurs, qui représentent avec une exactitude parfaite des paysages, des oiseaux, des lacs. Ce sont les femmes surtout qui excellent dans ce genre de travail, pendant que les hommes vont à la pêche ou à la chasse. Au moment de se mettre à table, plusieurs jeunes gens arrivent chargés de butin ; ils descendent de la montagne et témoignent

le plus vif plaisir de voir Fernand, qui à son tour leur fait un accueil affectueux. La plus franche gaieté préside aux repas. Au moment de se séparer, Bertot remet le luth à Carmen, qui le présente gracieusement à Arnaud Catelan, et sur un désir exprimé par Fernand, il prélude quelques accords et, mariant sa voix aux sons de son instrument, il chante cette romance :

SOUVENIR DE PROVENCE

—

Tourment de la pensée,
Douloureux souvenir,
De mon âme oppressée
Ne puis-je te bannir ?

Mais ton miroir fidèle
Me poursuit en tous lieux,
Et partout me rappelle
Les plus cruels adieux.

Hélas! hier encore
Son regard enchanteur,
Sa voix pure et sonore
Faisaient battre mon cœur.
Illusion funeste,
Rêve délicieux,
Tout fuit; il ne me reste
Que souvenir d'adieux.

Des feux naissants d'aurore
Brillait l'azur des cieux,
Et le sommeil encore
N'a point fermé mes yeux.
Jamais l'aube vermeille
N'annonça si beau jour;
Jamais douleur pareille
N'en suivit le retour.

Je m'approche en silence
Du lieu du départir.
Puis Louise s'avance,
Et me sens défaillir.
Quand vins à la conduire
Près de son palefroi,
N'osai même lui dire :
Un souvenir pour moi ?

Lors sentis sur la mienne
Sa douce main frémir ;
Ne respirant qu'à peine,
Croyais d'aller mourir;
En mon âme éperdue,
Ne sais ce qu'arriva ;
Je la perdis de vue,
Et mon cœur s'arrêta.

Heureux qui possède un véritable ami ! le talent de consoler est, sans con-

tredit, le plus rare. Il suppose l'expérience des passions et une étude approfondie du cœur humain.

Sans nul effort, seulement par sa douce influence, Fernand était parvenu à rendre au troubadour découragé le goût de la poésie et de l'harmonie. Arnaud a cessé de chanter; les dernières vibrations de son luth expirent dans le lointain, et l'on écoute encore, et les jeunes insulaires, presque à genoux, semblent supplier le troubadour de ne pas interrompre ses délicieux accents.

Mais Fernand se lève et donne le signal du départ: — On se dirige vers la

montagne, du sommet de laquelle on peut découvrir les cèdres du Liban, les dômes variés du mont Thabor, les lointains rivages de la Syrie, enfin la cime radieuse du mont Carmel. Les chasseurs s'éloignent pendant que vous allez visiter la nouvelle chapelle que la dernière reine douairière, qui était parente de saint Louis, a fait élever à Notre-Dame du Mont-Carmel; dans des proportions plus petites, elle rappelle parfaitement celle de Saint-Jean d'Acre, située en Palestine.

Je vais voir quelques malades qui habitent ces cabanes que vous voyez

là-bas à peu de distance. Je vous laisse Bertot, qui vous guidera dans la route qu'il faut prendre pour vous rendre d'abord à Limissal, où aborda saint Louis.

Catelan, enchanté du voyage qu'il allait entreprendre, suivit la direction de son jeune guide et arriva à Nicosie par une route bordée d'orangers, de citronniers et de grenadiers, située sur le penchant d'une colline, à l'extrémité d'une plaine fertilisée par d'abondantes eaux. Nicosie offrit de tout temps à ses souverains un séjour riant, commode et gracieux. Catelan voulut visi-

ter les jardins du palais de Nicosie, qui étaient plantés de cèdres, de myrtes énormes et des plus beaux orangers du monde.

Il se rendit ensuite à Notre-Dame du Mont-Carmel. La situation de la chapelle est vraiment remarquable, et notre héros se sentit disposé à un recueillement de piété qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps. Des émanations délicieuses s'exhalent du saint lieu. Au pied de l'autel de Marie, un pèlerin de haute taille et d'une tournure majestueuse est en prières près de lui ; aussi à genoux est une pèlerine dont la piété

touchante est extrême. — Ces deux étrangers, se dit intérieurement Arnaud Catelan, viennent, sans doute, implorer la Madone pour obtenir peut-être le retour ou la conservation d'une personne qui leur est chère. Eh bien ! Mère du Sauveur, je m'unis à eux d'intention, exaucez leur prière ! — Il tombe à genoux auprès de la pèlerine ; un mouvement de surprise la fait tressaillir, et l'aurait fait tomber, si elle n'eût été retenue par son compagnon, dont le capuchon enfoncé empêchait de distinguer le visage. Après avoir égrené leur rosaire, ils se lèvent tous deux, et ayant fait le

tour de l'autel, ils disparaissent par une porte qu'Arnaud n'avait pas aperçue. Dans cet instant, Bertot vient lui faire savoir qu'il s'était écoulé un long espace de temps, et la préoccupation de notre héros l'avait empêché de s'en apercevoir.

Il trouva sur la terrasse, en sortant de la chapelle, Fernand occupé à examiner la beauté de ce point de vue, d'où l'on découvre la mer au pied de la montagne. Ils virent s'éloigner une barque où Arnaud crut reconnaître les deux pèlerins.

— Effectivement, lui dit Fernand,

il existe un sentier, que les pèlerins montent à pieds nus, qui conduit à la chapelle par une petite porte qui se trouve située derrière le chœur; nous y monterons un jour par là, et, en arrivant par la mer, je vous ferai faire connaissance avec les familles des pêcheurs qui habitent cette côte; mais aujourd'hui je viens vous chercher pour vous confier à nos chasseurs; ils ne redescendront que dans quinze jours. Allez, mon jeune ami, au milieu d'eux, à la découverte, partager franchement leurs périls et leurs succès; ils vous auront bientôt initié à leurs travaux,

et ce sera avec le plus vif intérêt que j'écouterai, à votre retour, le récit que vous me ferez de votre première excursion dans nos montagnes, qui sont à une grande distance de la mer.

Voilà votre équipage de chasse, qui est fort léger, comme vous voyez.

Bertot va déposer dans mon habitation votre luth, qui restera muet jusqu'à votre retour. Vous voyez que les jeunes chasseurs sont déjà réunis : effectivement, ils échangent quelques mots et se divisent ensuite par cinq.

Ces petits pelotons partent en même temps dans toutes les directions. Ar-

naud Catelan fait partie du dernier, et commence avec le plus grand empressement cette campagne, dont le but lui est tout à fait inconnu. Un des chasseurs, qui paraît avoir le plus de prépondérance sur les autres, est un Espagnol de haute taille, extrêmement basané ; il a même perdu un œil. Toute cette peuplade parle l'espagnol.

On se met en marche ; le vent de la nuit avait purifié l'atmosphère. Arnaud fut ébloui par le magnifique panorama qui se déroulait à sa vue.

Le soleil, alors dans tout son éclat, inondait de lumière ce vaste paysage.

Après quelques heures d'une marche rapide, la chaleur étant devenue extrême, on fit une pause à l'ombre touffue des orangers, des figuiers, des myrtes et des grenadiers. Sur le penchant de la colline, la vue se perd dans des vignes immenses, entremêlées de plantations de cannes à sucre et de toutes sortes de fruits. L'Espagnol, nommé Gusman, dit d'un ton solennel, en s'adressant particulièrement à Catelan :

— Ne vous laissez pas effrayer, jeune homme, par les difficultés ; nous avons entrepris la chasse la plus dangereuse. J'entends déjà l'approche de cette bête

cruelle dont on ignore encore le nom, et que l'on poursuit depuis longtemps de rocher en rocher. Plusieurs chasseurs, en voulant l'atteindre, ont fini par tomber d'une hauteur prodigieuse.

Je n'entreprendrai point de suivre, pendant les quinze jours passés dans la montagne, notre héros et ses compagnons; Gusman, plus d'une fois lui venant en aide, le sauva des plus grands dangers, où son inexpérience et son courage lui auraient fait trouver la mort. Une heureuse occasion se présenta de témoigner sa reconnaissance à cet homme généreux, qui allait périr

victime de sa témérité, s'étant un jour mis seul à la poursuite du terrible animal, blessé et furieux, lorsque Arnaud, arrivant précipitamment à son secours, lance sur lui un filet qui l'étreint, le resserre, et l'oblige à tomber et d'abandonner sa proie : il fut facile alors de l'enlever, porté vivant et en triomphe.

Les chasses qui suivirent furent moins dangereuses ; elles avaient pour but principal la chasse du gibier, qui fournit à l'alimentation des familles, et dont on fait un approvisionnement considérable pour l'hiver, en l'assaisonnant d'aromates qui le conservent

et lui donnent un goût exquis. Pendant cette chasse on couche à la belle étoile, écoutant la nuit en silence, couché au milieu des broussailles, le trottement des animaux sauvages.

Les chasseurs revinrent chargés de butin ; Arnaud Catelan avait été pour eux un très-bon et vaillant compagnon, et ne leur avait cédé en rien en courage et en adresse ; quelques-uns avaient été blessés en faisant des chutes dangereuses à cette petite guerre faite aux habitants des forêts.

Ils trouvèrent à peu de distance de la forêt les familles, les parents qui les

attendaient, et le docteur, ainsi que Bertot, qui l'aida au pansement des blessés. De retour chez lui, il témoigna sa satisfaction à notre héros de la conduite qu'il avait tenue pendant cette première campagne, qui lui avait valu la franche et cordiale sympathie de ses compagnons.

— Nous ferons, lui dit-il, dans quelques jours, une excursion sur les côtes, au bord de la mer. Je vais deux fois par mois visiter les familles des pauvres pêcheurs et leur porter le secours de mon art; ces excursions ne sont peut-être pas aussi agréables que celles que

l'on fait dans la montagne, mais elles présentent un autre genre d'intérêt et même d'instruction et beaucoup moins de dangers. Cette population des côtes est très-laborieuse, mais malheureusement elle ne peut échapper, de temps à autre, à des espèces d'épidémie, occasionnées par l'humidité des habitations et le séjour prolongé dans l'eau, où les femmes et les enfants passent une partie de la journée, jusqu'à mi-jambes, pour ramasser des coquillages. Mais j'ai trouvé le moyen de les sauver de la mortalité, en les envoyant se rétablir dans la montagne. Après un sé-

jour de quelque temps, ils reviennent toujours bien portants et peuvent reprendre sans danger les occupations auxquelles leur existence est attachée. On vient de très-loin s'approvisionner dans cette île, à une certaine époque de l'année, où abondent les coquillages.

Vous allez maintenant m'aider à préparer les médicaments que j'emporte avec moi et que j'extrais des plantes dont je viens de terminer la récolte.

CHAPITRE VIII

BONHEUR IMPRÉVU. — CHARME DES OCCUPATIONS UTILES ET AGRÉABLES. — HEUREUSE SYMPATHIE.

Après les travaux utiles et scientifiques de la journée, après le repas du soir, le troubadour consacre quelques souvenirs à sa chère Provence.

La jolie chèvre privée, dont il est de-

venu le favori, accompagnée de la brune et belle Carmen, vient se coucher à ses pieds, tandis que la jeune fille, un bras passé autour du cou de sa chèvre, à demi couchée sur des nattes, restait attentive et suspendue aux lèvres du poëte-troubadour.

Quand la dernière vibration de son luth harmonieux s'était fait entendre, des bravos d'applaudissement s'élevaient tout autour de l'habitation, où les insulaires, à la fin du jour, étaient couchés, attendant avec bonheur le moment où l'artiste-troubadour se livrerait à ses inspirations. L'admiration,

l'enthousiasme dont il était l'objet de la part de ces braves gens, firent éprouver à notre jeune exilé des sensations nouvelles, qui lui étaient inconnues. Puissance du talent, ô divine poésie! bienfait du Créateur ! ta douce influence agit non-seulement sur l'être qui te possède, mais elle se fait sentir aussi sur les êtres qui ignorent et ne soupçonnent même pas ton existence! elle développe en eux des sensations inconnues et divinise pour ainsi dire à leurs yeux l'homme qui les leur fait éprouver !

Ces diverses occupations, variées,

agréables et utiles, remplissaient tous les instants de notre exilé : plusieurs voyages dans les montagnes avaient eu lieu, plusieurs excursions sur mer, le long de la côte, avaient été renouvelées, et l'année d'exil allait expirer, lorsqu'ils abordèrent un jour, en revenant de leurs tournées chez les pêcheurs, au pied d'un rocher, au-dessus duquel se dessinait Notre-Dame du Mont-Carmel ; un escalier grossièrement taillé dans le roc, dont la base posait sur un banc de sable, et des coquillages mouillés par l'eau de la mer fixent l'attention de Catelan.

— Vous voyez l'escalier mystérieux qui conduit à la chapelle, lui dit Fernand; êtes-vous tenté d'y monter par cette issue? Vous n'y serez pas seul; car voilà des nacelles stationnaires et des chaussures qui annoncent que des pèlerins y sont montés. Je ne puis vous accompagner, ayant une pause à faire où vous voyez ces vignes, qui m'appartiennent ainsi que ces champs plantés d'oliviers et d'orangers, dont on fait en ce moment la récolte et où ma présence est indispensable aujourd'hui.

En disant cela, le docteur fait signe à Bertot de détacher les rames et vogue

dans la direction qu'il avait indiquée.

Resté seul, Arnaud fut quelques instants à examiner le lieu de l'ascension qu'il allait entreprendre; enfin il se décide et gravit, non sans beaucoup de difficulté, cet escalier périlleux. A mesure qu'il approche, des émanations délicieuses s'échappent du saint lieu. Il arrive enfin sur une petite terrasse; en face de lui est la porte du temple; il la pousse et entre dans le sanctuaire, qui est plein comme une ruche : c'est la fête patronale de Notre-Dame. Étant parvenu cependant à avancer au milieu du chœur, où un grand nombre de pè-

lerins sont réunis, il se trouve en présence de la jeune pèlerine et du majestueux pèlerin avec lequel il s'était rencontré l'année d'auparavant.

Mais, ô bonheur inespéré! il reconnaît dans la pèlerine, dont le capuchon est repoussé en arrière, l'aimable et belle Marguerite Castelneau, et dans le majestueux pèlerin le châtelain son frère.

Il tombe à genoux, et par un élan bien sincère du cœur, demande à la Madone la grâce d'obtenir son pardon de cette généreuse femme, qu'il a été si malheureux d'avoir offensée, et de-

mande avec ferveur à consacrer son union avec elle.

Après une fervente prière, ils se relèvent tous trois et allaient sortir en prenant le même chemin ; mais le docteur est dans la chapelle et les reconduit par l'entrée principale. La nacelle et leurs chaussures ont été par ses soins ramenées, et ils quittent ensemble ce sanctuaire où s'exhalent encore les délicieux parfums de la Provence, offerts à la Madone par la pieuse pèlerine Marguerite Castelneau.

Arrivés à l'habitation de Fernand, ils trouvèrent Bertot et la jeune Grec-

que, sa belle fiancée, occupés à tout préparer pour recevoir convenablement les nouveaux hôtes.

Après les premiers épanchements du cœur, causés par le bonheur inespéré de revoir des personnes qui lui étaient si chères et qu'il craignait d'avoir mortellement offensées, notre héros se retira à l'écart pour lire sans distraction une lettre de la comtesse Béatrix de Provence, que Marguerite lui remit, et dont voici le contenu.

CHAPITRE IX

LETTRE DE BÉATRIX DE PROVENCE. — MISSION IMPORTANTE. — DEUX MARIAGES. — TOUCHANT ADIEU.

« En vous plaçant sous mon égide, mon cher Arnaud, votre protecteur, le noble chevalier dont nous vénérons tous deux la mémoire, m'a fait prendre l'engagement de le remplacer près de

vous, de ne jamais vous abandonner s'il venait à succomber, et d'être votre génie tutélaire, et dès lors je vous ai voué une tendresse de mère.

» Ce sentiment ne s'est jamais démenti. Vous allez en juger.

» En vous donnant l'occasion de développer le talent que la nature vous avait donné en vous chargeant d'une mission délicate, et en voulant ensuite récompenser des services rendus en assurant votre union avec ma meilleure amie, je croyais remplir un devoir de mère; mais l'indépendance de votre caractère d'artiste a été froissée de la

manière dont je disposais de vous sans votre aveu. Le chevalier Castelneau me l'a fait judicieusement observer ; mais obligée de vous éloigner de moi pour mettre un terme aux calomnies qui commençaient à empoisonner les sentiments les plus purs, je vous exilai pour un an ; mais je m'arrangeais de manière à connaître votre destinée.

» Merveilleusement servie par quelques femmes aimables et bonnes surtout, par le noble châtelain Castelneau, qui vous a toujours porté le plus tendre intérêt, j'ai été instruite de votre séjour dans les diverses châtellenies où vous

avez charmé par vos talents les nobles dames et damoiselles; j'étais heureuse et fière de vos succès.

» La tendre sollicitude de Marguerite Castelneau l'a portée à vous suivre; elle a traversé les mers pour aller joindre son frère, qui ne vous a jamais perdu de vue. Reconnaissez en lui Gusman, l'Espagnol, à qui vous avez sauvé la vie à la chasse dans les montagnes.

» Sa sœur, qui s'était fixée à Nicosie pendant votre année d'exil, a fait un vœu à Notre-Dame du Mont-Carmel; j'espère qu'il se réalisera : c'est une protectrice bien puissante.

» Vous m'aviez souvent entendue parler de l'île de Chypre, qui est un apanage des princes de Savoie ; ce fut vraiment avec plaisir que j'appris que vous vous étiez dirigé dans l'Archipel. Ce n'est pas seulement le hasard, croyez-le bien, qui vous a ouvert l'habitation hospitalière du vertueux Fernand, homme vénéré de tous les habitants de l'île de Chypre ; il était instruit de votre arrivée dans l'île et chargé par moi de dissiper la profonde tristesse que vous éprouviez d'avoir perdu sans le mériter la tendre affection dont je vous avais donné tant de preuves.

» Je vous attends actuellement tous les trois avec impatience; le moment est arrivé, mon cher Arnaud, où vous allez me rendre encore un service important, en vous chargeant pour moi d'une négociation de laquelle dépend le bonheur, peut-être la vie de la personne sur laquelle reposent mes plus chères affections. Ce n'est pas un ordre, c'est une prière que Béatrix vous adresse. »

Après la lecture de cette lettre, Arnaud vint serrer la main du généreux chevalier Castelneau, que son déguisement, surtout le bandeau noir placé

sur un œil, l'avait complétement empêché de reconnaître parmi les chasseurs de la montagne ; tombant ensuite aux pieds de Marguerite :

— Je suis à votre disposition, dit-il ; accordez-moi mon pardon et le bonheur de présenter à la princesse Béatrix de Provence, comme ma femme, la chère et belle compagne qu'elle m'a choisie.

Marguerite, trop émue pour prononcer une parole, tend la main à Arnaud, qui la couvre de baisers et de larmes.

— J'ai prévu ce dénoûment, dit le bon Fernand profondément ému, et de-

main la bénédiction nuptiale vous sera donnée ; la princesse a auprès d'elle un des missionnaires qui desservent la chapelle, et qui est arrivé ici depuis quelques jours. Dans la même journée vous pourrez partir et vous embarquer pour la France par le même vaisseau qui l'a amené, et qui est stationnaire à peu de distance de cette côte.

Le capitaine est Provençal et a reçu ses instructions de la princesse pour votre retour. Ainsi, mon jeune ami, chantez tour à tour l'amitié et l'amour, dont vous avez sous les yeux le plus parfait modèle.

— Redites-nous, lui dit Marguerite en lui présentant son luth, la romance que la princesse Béatrix aimait tant à vous entendre chanter, qui a pour titre: *Le Jeune Alfred*.

Le troubadour n'attendit pas une seconde invitation, et d'une voix émue il chanta ces paroles, en s'accompagnant de son luth :

LE JEUNE ALFRED

—

ROMANCE

Le jeune Alfred, au printemps de la vie,
Au champ d'honneur volant pour son pays,

Laissait en pleurs une mère chérie ;
Elle n'avait jamais quitté son fils.
De son rameau, la rose séparée
Perd son éclat, son parfum, sa fraîcheur :
En s'éloignant d'une mère adorée,
Alfred perdit espérance et bonheur.

Dans les combats, signalant son courage,
La gloire en vain a proclamé son nom ;
Le seul danger et son affreuse image
S'offre à sa mère et trouble sa raison.
Souvent la nuit une ombre gémissante
Semble d'Alfred lui porter les adieux.
A son réveil, cette mère tremblante
Croit la revoir s'égarer dans les cieux.

Un coup fatal tranche ta destinée,
Alfred, tu meurs du trépas des héros !
O désespoir ! ô mère infortunée !
Ton cœur peut-il suffire à tant de maux ?

Telle douleur est douleur de la vie.
En vain le temps prétendrait l'adoucir;
Quand l'espérance est à jamais ravie,
Il faut alors pleurer et puis mourir.

Au moment où Catelan se tut, la nuit ramenait ses ombres, et malgré le bonheur que l'on éprouvait d'être réunis, il fallut se séparer.

Le lendemain, toute la population de l'île assista à la bénédiction nuptiale.

Deux couples contractèrent en même temps des nœuds indissolubles : Bertot et Carmen consacrent le même jour leur union.

En sortant de l'autel, ils accompagnèrent, jusqu'au vaisseau qui devait les ramener en Provence, le chevalier Robert de Castelneau, sa sœur et le troubadour, qui, pendant son séjour parmi les bons insulaires, avait gagné toute leur sympathie. Ce fut avec un véritable regret que Catelan se sépara du savant et vertueux Fernand, et comme il lui exprimait le désir de le revoir un jour, celui-ci, pour toute réponse, lui montra en souriant le ciel.

On mit à la voile par le plus beau temps du monde. Pendant la traversée, le chevalier Robert engagea le bon mis-

sionnaire, avec lequel il paraissait heureux de se retrouver, à lui faire connaître les motifs de sa longue disparition, en lui témoignant sa surprise de le voir revêtu du caractère ecclésiastique, l'ayant connu brave et vaillant chevalier, ayant eu même l'honneur de combattre à ses côtés dans la guerre sainte.

— Volontiers, lui dit Guillaume de Montauban, puisque ce récit paraît vous intéresser, ainsi que l'aimable Marguerite et notre jeune poëte-troubadour, qui pourra y trouver le sujet d'une touchante légende. Nous allons

respirer sur le pont la brise rafraîchissante du soir, et je vous ferai connaître les événements qui m'ont conduit à changer de position et à me consacrer au sacerdoce.

HISTOIRE DE GUILLAUME DE MONTAUBAN

—

Vous savez, fit le missionnaire en s'adressant à Robert Castelneau, qu'à l'époque où tous les princes chrétiens se réunissaient pour combattre les infidèles, seigneur alors d'un assez grand

canton, je me mis à la tête de la croisade, et partis pour la Terre sainte.

Je fus fait prisonnier, ayant été laissé pour mort sur le champ de bataille.

— Je m'en souviens, dit le chevalier Robert ; la rage des assaillants dans cette mémorable journée fut portée à son comble; la résistance était devenue si violente, que sans la tempête qui éclata subitement, les éclairs qui répandaient une clarté sinistre sur cette scène de désolation, bien peu de chevaliers auraient échappé au carnage; le plus grand nombre de ceux qui suivaient votre bannière avaient péri, et je fus

moi-même cruellement blessé au bras, obligé de quitter l'arène sanglante, qui était devenue presque déserte.

Un craquement horrible semblait fendre les rochers du haut en bas. Jamais le souvenir de cette fatale journée ne s'effacera de ma mémoire.

Je revins peu de temps après, et ce fut moi qui portai à Berthe de Montauban, votre femme, la nouvelle de votre mort ; ma sœur pourra vous affirmer la douleur que j'éprouvais de vous avoir laissé à mes côtés parmi les morts.

— Ce fut effectivement vous, mon

excellent ami, et en même temps plusieurs de mes compagnons d'armes qui apportâtes à Berthe, ma femme, la nouvelle de ma mort glorieuse sur le champ de bataille.

Après trois ans de veuvage, Berthe, riche, belle, entourée de prétendants qui aspirent à l'honneur de lui plaire, mais toujours inconsolable de ma perte, se retire dans l'île de Chypre, où elle fait bâtir une abbaye, située près de la chapelle dédiée à Notre-Dame, et s'enchaîne pour la vie au pied des autels. Un an après cette auguste cérémonie, ressuscité pour ainsi dire d'entre

les morts, avec lesquels j'avais été enseveli, grâce au dévouement d'un vieil esclave grec, je parvins à me faire racheter et à revenir dans ma patrie. Mais, d'un caractère jaloux, je gardai le plus profond silence sur mon prochain retour, afin de surprendre Berthe.

Jugez quelle fut ma douleur en apprenant le généreux sacrifice qu'elle avait fait à ma mémoire !

Les vœux monastiques sont, vous le savez, indissolubles : la mort seule peut les briser.

Adorant plus que jamais ma belle

compagne, et sachant parfaitement que je dois renoncer à elle pour toujours (1), je me suis consacré au sacerdoce, et viens tous les ans passer quelque temps dans l'Archipel, et implorer Notre-Dame du Mont-Carmel pour qu'elle répande sur Berthe tout le bonheur qu'elle mérite.

Cette abbaye fondée par ma femme est ensuite devenue la retraite des veuves des chevaliers croisés. Berthe de Montauban en est actuellement l'abbesse.

(1) A cette époque, on ne pouvait pas être relevé des vœux religieux.

La princesse Béatrix de Savoie, instruite de mes fréquents pèlerinages dans l'Archipel, m'a chargé de ramener près d'elle le jeune exilé, ainsi que son amie et le chevalier Robert, mon vieil ami et compagnon d'armes.

Je suis heureux d'avoir réalisé d'une manière aussi satisfaisante pour tous la mission dont elle m'avait chargé.

Ce récit intéressa vivement Arnaud Catelan, qui se promit bien d'en consacrer le souvenir dans une touchante

légende, après avoir rempli le message qui allait lui être confié par sa bienfaitrice.

On arriva à Marseille sans aucun accident; on fit une station de quelques jours au château de Castelneau. Ce fut une véritable ovation pour le jeune exilé et sa charmante femme.

Le célèbre Amanieu les attendait, et s'y trouvait réuni avec la charmante famille de Villeneuve. La belle comtesse de Serano avait aussi été envoyée en députation par la princesse de Savoie, pour féliciter de sa part les jeunes époux; elle était accompagnée de son

neveu Godefroy Serano, et de la belle Soulange d'Hautemure, sa femme, qui lui fit le plus gracieux accueil et témoigna à l'aimable et bonne Marguerite la plus vive sympathie.

Ce fut sans être pris de vertige, cette fois, que notre poëte-troubadour paya son tribut d'admiration à cette fière beauté, qui avait si cruellement repoussé son poétique hommage un an auparavant. Il se rendit ensuite seul auprès de la comtesse de Provence, pour prendre ses ordres, se réservant de lui présenter plus tard sa femme, pour laquelle il éprouvait un senti-

ment de tendresse qui allait toujours en augmentant.

D'ailleurs, la princesse était instruite par le châtelain Robert du bonheur qu'il avait éprouvé à obtenir son pardon, et à unir sa destinée à celle de cette charmante femme.

L'annonce de ce mariage, véritable mariage d'amour, avait été publiée par Béatrix de Provence elle-même à toute sa cour.

Une jolie légende, composée par le célèbre Amanieu, et chantée par la belle comtesse Serano, qui avait appris, comme on s'en souvient, à s'ac-

compagner admirablement de son luth, contenait l'historique de ce petit roman, dont Notre-Dame du Mont-Carmel avait si bien couronné l'heureux dénoûment.

CHAPITRE X

AUDIENCE DE LA PRINCESSE. — MESSAGE IMPORTANT.
— MARQUES DE DISTINCTION.

Le résultat de l'audience donnée par la princesse à son troubadour fut un voyage entrepris de suite, auprès de Philippe le Bel, roi de France.

Arnaud Catelan écrivit de suite à sa

chère Marguerite et au chevalier, pour les en instruire et leur apprendre que ce ne serait qu'à son retour qu'il irait les prendre pour les conduire auprès de Béatrix de Provence. La princesse voulait créer pour lui une charge qui le fixerait près d'elle ainsi que sa chère Marguerite; récompense qui comblait tous ses vœux. Ses préparatifs de départ furent promptement terminés. Un seul écuyer devait l'accompagner, ne voulant confier à personne le précieux message contenu dans le double fond d'un coffret en vermeil, dont le roi seul avait la clef.

Ce coffret, d'un travail admirable, était enrichi de diamants qui formaient l'écusson de la comtesse Béatrix de Provence, et au-dessus du double fond contenait des flacons du délicieux parfum à son usage ; des courroies en maroquin passées en bandoulière attachèrent fortement à la poitrine du messager le cadeau de Béatrix. Un petit manteau à l'espagnole, gracieux et galant, le recouvrait entièrement. Son écuyer était porteur de son joli bagage de troubadour, car la princesse lui avait donné spécialement pour mission d'essayer de dissiper la cruelle

mélancolie de son cher malade, si bien organisé, lui avait-elle assuré, pour aimer et comprendre le charme de l'harmonie et de la poésie. Ce prince était petit-fils de saint Louis, et avait inspiré à Béatrix, comtesse de Savoie, un sentiment platonique des plus extraordinaires, mais qu'il arrive souvent de voir éprouver aux personnes douées d'une organisation poétique. Quoique d'une beauté remarquable, il était toujours souffrant et souvent dans un état de langueur et de mélancolie qui faisait craindre pour sa vie, ce qui justifie les inquiétudes de la comtesse à son égard.

Il aimait passionnément les parfums, dont il faisait un usage immodéré. Il portait, dit-on, sur la poitrine, les poésies de la comtesse Béatrix de Provence.

Instruit du départ de Catelan, le célèbre troubadour de cette époque, dont l'exil, le rappel et le romanesque mariage avaient encore augmenté la renommée ; enchanté de bien traiter et d'avoir l'occasion de faire quelque chose qui puisse être agréable à la princesse, dans la personne de son poëte tant aimé, mais sachant parfaitement que le bois qu'il faut traverser

pour arriver jusqu'au château qu'il habite à Passy, est infesté de brigands qui dévalisent les voyageurs, il donne l'ordre que l'on envoie une escorte au-devant de lui, pour veiller à sa sûreté, ajoutant imprudemment que ce messager lui apportait un trésor.

Ces ordres furent exécutés, mais le troubadour ne se trouva pas au lieu indiqué, et fut vainement attendu pendant plusieurs jours. L'escorte revint sans lui.

Philippe le Bel éprouva un très-grand mécontentement de ce manque d'exactitude. Il fit savoir à la comtesse

Béatrix combien son protégé était indigne de sa confiance. Béatrix en éprouva la plus vive douleur ; elle croyait lui avoir fourni l'occasion de se faire entendre et remarquer à la cour de France, sous l'aimable et puissante protection de Philippe le Bel, et fourni ainsi un prétexte aux marques de distinction qu'elle lui destinait à son retour, car le message était d'une très-haute importance. Les envieux de la faveur d'Arnaud Catelan, et de l'avenir qui l'attendait au retour de son ambassade, ne manquèrent pas de faire les suppositions les plus outrageantes.

Ces suppositions vinrent aux oreilles du châtelain de Castelneau; et quelques mois après, toutes les recherches pour découvrir les traces du fugitif troubadour ayant été infructueuses, l'infortunée Marguerite, persuadée de l'abandon volontaire de l'homme qu'elle avait tant aimé, succomba accablée de douleur, en donnant le jour à son premier enfant, qui ne survécut que quelques heures à sa mère. Le châtelain Robert Castelneau, depuis ce dernier malheur, vit dans une retraite absolue et n'accepte aucune distraction à ses cruels chagrins.

La comtesse Béatrix de Provence s'occupe de politique et beaucoup moins de poésie ; on ne cite plus aucun troubadour en faveur. Ses amies évitent avec soin de nommer Catelan devant elle, et elles cherchent à effacer de son souvenir ce jeune homme, pour lequel elle avait eu un cœur de mère, et qui a reconnu son extrême confiance par une fuite infâme, un lâche abandon de la femme généreuse qui lui avait confié sa destinée.

La mort de sa chère Marguerite vint encore ajouter à son indignation. A la cour de Philippe le Bel, on avait com-

plétement oublié cette singulière disparition, dont on s'était beaucoup occupé pendant quelque temps, et que l'on attribua généralement à la cupidité du messager, le roi ayant eu l'imprudence de dire qu'il lui apportait un trésor.

Un an venait de s'écouler.

Philippe le Bel, à son retour d'un voyage en Provence, parfaitement rétabli, avait ordonné des préparatifs pour une grande réception, et des fêtes données pour célébrer sa convalescence, heureux événement auquel toute la France prenait part.

Installé dans le grand salon de ré-

ception, Sa Majesté se souvient qu'elle a oublié de donner un ordre important; elle fait appeler le capitaine des gardes du service.

Cet officier, un des plus beaux hommes de la garde, s'approche du roi et répand, en traversant le salon pour arriver près de Sa Majesté, des émanations d'un parfum délicieux, jusqu'alors inconnu à la cour; quelques dames expriment hautement le plaisir que leur font éprouver ces douces et agréables émanations.

Mais le roi rappelle l'officier qui s'éloigne pour exécuter l'ordre qu'il vient

de recevoir, et lui en donne un autre qui le retient dans l'intérieur du palais, pendant que par ses ordres on va faire une perquisition chez l'officier.

Le résultat de cette perquisition fut d'apporter à Sa Majesté un délicieux coffret en vermeil, aux armes de la comtesse Béatrix de Provence ; les diamants de l'écusson étaient enlevés, il contenait encore quatre flacons de parfum. Le roi les ayant enlevés, ouvrit le double fond dont il possédait le secret, et trouva le message qui lui avait été envoyé par Béatrix de Provence un an auparavant. Comment cet officier se

trouvait-il en possession de ces objets? qu'était devenu le troubadour provençal à qui ils avaient été confiés? De cruels soupcons s'élèvent de toutes parts contre l'officier, possesseur de ces précieux objets. Il fut désarmé et arrêté, n'ayant pu répondre d'une manière satisfaisante aux questions qui lui furent adressées, à cet égard, par Philippe le Bel; car c'était le même officier que le roi avait chargé, un an auparavant, d'envoyer une escorte au-devant de l'exprès de la com tesse de Provence, pour veiller à sa sûreté, et qui lui avait assuré qu'après quelques jours d'attente

vaine, le troubadour n'avait pas paru.

Quelle affreuse supposition pouvait naître de ce concours de circonstances accusatrices ! L'instruction de ce procès criminel fut très-longue, car le coupable essaya d'abord de nier son crime ; mais enfin, convaincu de sa culpabilité, il avoua que c'était lui qui avait donné la mort à l'infortuné Catelan, en l'attirant par un piége dans le lieu le plus retiré du bois. C'était là qu'il l'avait assassiné pour s'emparer du trésor dont il le croyait porteur.

L'écuyer qui l'accompagnait était tombé au milieu d'un repaire de bri-

gands, qui l'avaient également massacré. Il dit ensuite que l'on trouverait le corps de Catelan sous des broussailles où il l'avait caché; effectivement, le corps du troubadour fut retrouvé au lieu indiqué.

De nombreuses perquisitions eurent lieu alors dans le bois; un nombre considérable de malfaiteurs furent arrêtés dans leur repaire.

Le chef de l'escorte fut condamné à être brûlé vif.

La comtesse Béatrix de Provence, inconsolable du triste sort de son dévoué troubadour, dont elle avait involontaire-

ment causé la mort, ne se pardonna jamais d'avoir osé calomnier sa mémoire par des soupçons indignes de lui, et promit en prix une lyre d'or au poëte qui, dans une légende, raconterait le mieux cette touchante histoire où les parfums de la Provence jouent un si grand rôle, puisque ce sont eux qui ont dénoncé le coupable par leurs douces émanations et vengé la mort de l'infortuné Arnaud Catelan.

CHAPITRE XI

ÉLÉVATION D'UN MONUMENT FUNÉRAIRE. — OFFRANDE D'UN LUTH A NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.

Philippe le Bel ordonna d'élever, au lieu même où l'assassinat avait été commis et où fut enterré le corps d'Arnaud Catelan, une pyramide qui consacrerait la mémoire de ce drame mystérieux.

Ce monument a été conservé et existe encore au bois de Boulogne, car c'est cette pyramide qui a donné son nom au Pré-Catelan, où retentissent encore les chants des troubadours de l'époque.

La nouvelle de l'horrible catastrophe qui avait ravi le jour au jeune exilé, qui l'avait si vivement intéressé, porta la douleur dans le cœur du vertueux Fernand et le confirma plus que jamais dans la résolution de vivre loin de la société des hommes.

Le bon chevalier Robert de Castelneau vint un jour partager sa retraite; ces deux hommes vertueux ne se quit-

tèrent plus et furent jusqu'à la fin de leur vie l'objet de la vénération des bons insulaires, qui conservèrent longtemps le souvenir de l'apparition et du séjour parmi eux du jeune troubadour, dont les délicieux accents leur avaient procuré des moments de bonheur qu'ils n'oublieront jamais.

Un luth voilé d'un crêpe noir fut déposé un jour par Guillaume de Montauban au pied de Notre-Dame du Mont-Carmel, et tous les ans, à l'anniversaire de la mort du troubadour tant aimé dans l'île de Chypre, des vibrations douloureuses s'échappent du luth poé-

tique et retentissent dans ces lieux qu'ils regrettent sans doute d'avoir quittés.

Les jeunes filles et les vieilles femmes de l'île vous racontent cette touchante histoire, que Carmen a apprise à ses enfants, et qui est arrivée de génération en génération jusqu'à nos jours; car des voyageurs qui avaient fait naufrage sur ces côtes, voyant la mort certaine, faisant vœu de faire un pèlerinage à Notre-Dame du Mont-Carmel en grimpant pieds nus l'escalier périlleux qui est taillé dans le roc, au bord de la mer, et que nos lecteurs connaissent

déjà, si par sa puissante intercession ils étaient sauvés, ils furent exaucés et s'empressèrent de remplir l'engagement qu'ils avaient pris envers la Madone. Avant de quitter le saint lieu, ils demandèrent l'historique du luth voilé de deuil que l'on voit encore aux pieds de Notre-Dame, et on leur raconta la persécution, l'exil d'un jeune et beau troubadour, la protection qui lui fut accordée par Notre-Dame du Mont-Carmel, qui le sauva à la chasse d'une bête cruelle que personne encore n'avait pu vaincre, et dont il se rendit maître, au grand étonnement de tous

les chasseurs, dont un grand nombre avaient été blessés en se mettant à sa poursuite. On conserve précieusement dans l'île la dépouille de ce cruel animal, qui porta l'épouvante parmi les habitants de la montagne, et causa le plus cruel ravage. On leur raconta ensuite l'apparition d'une belle pèlerine qui vint le chercher après un an de séjour parmi eux, et enfin son départ pour la France, où il retourna après avoir épousé la belle pèlerine. Il fut accompagné, sur le vaisseau qui l'emporta, par une partie de la population, et le vertueux Fernand, chez lequel il

avait été recueilli pendant son exil.

Ayant fait une excursion de quelques jours dans l'île, on leur montra le tombeau de Fernand, à côté de celui de Laure; un peu plus loin, celui du pieux pèlerin Robert de Castelneau.

Ces bons insulaires n'oublient rien; ils sont surtout doués en général de la mémoire du cœur, et l'histoire qu'ils racontèrent à ces voyageurs était bien certainement celle du jeune Catelan, dont la lyre muette était venue leur apprendre la fin tragique.

CHAPITRE XII

CONCLUSION. — MORT DE GUILLAUME DE MONTAUBAN.
— LAIDETTE GRIBALDI.

L'ordre des Templiers avait possédé l'île de Chypre. Si je ne craignais de jeter de l'odieux sur la mémoire de Philippe le Bel, je pourrais dire un mot de la cruauté de ce monarque ; j'ai préféré garder le silence.

L'aventure du troubadour provençal est antérieure au supplice et à l'extinction des Templiers. Peut-être que si l'infortuné Catelan eût rempli la mission secrète qui lui était confiée, ce prince ne se fût point rendu coupable des actes de cruauté que l'histoire lui reproche.

Gui de Lusignan, l'un des illustres croisés du Poitou, ayant été dépouillé du royaume de Jérusalem par le sultan Saladin, devint roi de Chypre. Les princes de la maison de Savoie ont toujours eu des prétentions à la couronne des Lusignan. Cette île, très-cé-

lèbre dans l'antiquité, est l'une des plus grandes de la Méditerranée; elle produit en abondance des fruits et de l'huile. Les habitants sont d'humeur douce, enjouée; les femmes sont, en général, d'une extrême beauté. La route de Limasol, où aborda saint Louis et sa flotte, était de nature à charmer les illustres voyageurs, par la quantité d'orangers, de citronniers, de myrtes, de grenadiers, qui la bordaient; ce n'était partout que jardins plantés de figuiers, de cannes à sucre, et surtout de ces vignes dont le vin n'a pas son pareil sur la terre. Les ducs de Savoie

ont prétendu avoir des droits à la possession de cette île, et mettent encore dans leurs titres celui de roi de Chypre.

Rien donc de plus naturel qu'un voyage d'Arnaud Catelan dans cette île de l'archipel de la Grèce, dont il avait si souvent entendu parler à la cour de Béatrix, princesse de Savoie, comtesse de Provence.

Les descendants de Lusignan possédèrent l'île de Chypre jusqu'en 1473.

Philippe le Bel a régné depuis 1285 jusqu'en 1314.

Quelques années après la mort de son vieil ami Robert Castelneau, Guillaume de Montauban, sentant sa fin prochaine, entreprit son dernier voyage dans l'île de Chypre, et obtint alors la faveur d'être enterré dans l'église de l'abbaye dont sa femme était supérieure, et ce fut, dit-on, en lisant l'inscription gravée sur son tombeau, que Berthe apprit l'existence prolongée de son mari, les vœux religieux qu'il avait contractés, et sa dernière volonté, qui était de reposer près d'elle après sa mort.

—

Les anciens poëtes de Provence étaient célèbres dans toute l'Europe, sous le nom de troubadours. J'ai cherché soigneusement à leur laisser cette teinte religieuse, qui est un des principaux caractères de l'époque des croisades. On trouve encore fréquemment en Provence, et même sur les bords du Rhône, les traces de l'ancienne chevalerie.

Arles fut longtemps le théâtre de l'honneur et de la gloire; mais, semblable à une reine déchue, ce n'est plus qu'à travers le voile de l'indigence qu'on peut reconnaître ses royaux orne-

ments. Quelque affligeant que soit le spectacle de la dévastation, le passé sera toujours l'objet de la curiosité des hommes.

Un illustre écrivain (1) a dit : « Quand Dieu, pour des raisons qui nous sont inconnues, veut hâter la ruine du monde, il ordonne au temps de prêter sa faux à l'homme, et le temps nous voit avec épouvante ravager dans un clin d'œil ce qu'il eût mis des siècles à détruire ! »

L'histoire de la chevalerie est bien certainement ce qu'il y a de plus in-

(1) *Génie du Christianisme.*

téressant, de plus merveilleux; que de poésie, que d'impressions de toute espèce, ces chevaliers croisés, ces troubadours, ces antiques manoirs crénelés, ces apparitions fantastiques n'excitent-elles pas? Tout cela, à l'époque actuelle, ne nous apparaît plus que comme un roman d'imagination. Ma tâche est terminée; je vais publier l'histoire du troubadour provençal, dont les cendres reposent dans le lieu le plus élégant, le plus poétique de l'univers, et j'irai, à mon retour à Paris, voir si mes aimables lectrices ont déposé près de la pyramide une fleur,

une couronne, consacrée au souvenir du fidèle et dévoué troubadour de la comtesse Béatrix de Provence, moissonné à l'âge de vingt et un ans, au moment où le plus brillant avenir s'ouvrait devant lui.

Je joins ici une vieille romance, que l'on m'a dit être de lui, et qu'il avait dédiée au comte d'Anjou.

ROMANCE

—

O noble dame ! et vous, preux damoisel,
Prêtez l'oreille à la tendre mandore :

La nuit bien mieux chante le ménestrel;
Sa voix devient plus douce et plus sonore.
Bon ménestrel, commence ta chanson,
Dame l'écoute au haut de ce donjon.

Déjà la nuit d'une écharpe d'azur
Voile la terre et la mer orageuse.
L'air est plus doux; sur le ciel le plus pur
Luit des amants l'étoile radieuse.
Bon ménestrel, achève ta chanson,
Dame t'écoute au haut de ce donjon.

Astre d'amour, ah! viens toucher le cœur
De la beauté qu'en vain mon cœur adore.
Sans sa merci, las! je meurs de douleur;
C'est sa merci que nuit et jour j'implore.
Beau ménestrel, achève ta chanson,
Dame, bientôt, va quitter le donjon.

Mais de la nuit le doux voile d'azur
En feux brillants se change et se colore.

Vers l'Orient, sur le ciel le plus pur,
Va se lever la radieuse aurore.
Le ménestrel a fini sa chanson,
Dame n'est plus au haut de ce donjon.

Le célèbre Amanieu, juste appréciateur en ce genre de talent, dans une de ses poésies que je regrette vivement de ne pouvoir ajouter ici, donne les plus vifs regrets à la mémoire de ce jeune homme, qui l'avait si vivement intéressé. Il possédait, dit-il, au plus haut degré, le don de charmer les caractères les plus irascibles ; il fallait l'aimer, et l'on ne pouvait se lasser de l'entendre.

Son apparition a été pour moi, dit le célèbre poëte, une vision dont le souvenir sera ineffaçable.

Amanieu réunissait au talent le plus remarquable une facilité surprenante à faire des proverbes, et se faisait un devoir de guider les jeunes pages étourdis dans le chemin de l'honneur, et de les y ramener lorsque, entraînés par la galanterie, ils s'en étaient écartés. Il se fit pendant quelque temps le mentor d'Albérie, page à la cour du comte souverain de Provence, qui se rendit coupable de déloyauté en cherchant à séduire en même temps les deux sœurs,

filles du châtelain chez lequel il l'avait présenté, et où il avait reçu la plus franche hospitalité.

On avait déjà à lui reprocher un grand nombre de méfaits du même genre ; il le fit traduire à la cour d'amour, présidée par la noble Sanche de Castille : il fut condamné à entreprendre un long et périlleux voyage aux rives étrangères, et s'obligea, par serment, de prendre la défense d'autant de dames qu'il avait cherché à en séduire ; de plus, à être habillé de vert, comme tous ceux qui vont chercher aventure, et d'avoir au milieu de son écu, au lieu

des nobles armes de sa famille, des papillons sans nombre volant sur toutes les fleurs, et cette devise : Je voltige et ne me fixe jamais.

Ce page étourdi fut connu plus tard sous le nom de sire de Castellar ; il devint un noble et vaillant chevalier, et conserva toujours l'affection du savant et modeste Amanieu, qui resta jusqu'à la fin de sa vie livré à l'étude de la poésie et à l'histoire de la Provence. Il a eu beaucoup d'influence sur son époque ; le nom de sage lui a été donné par ses compatriotes.

Il eut dans sa jeunesse la plus tendre

affection pour une jeune fille à qui il avait donné le surnom de Laidette; elle était sœur de Simon Gribaldi et incomparablement séduisante, à en juger par les notes que le hasard vient de me faire tomber sous la main. Malgré son surnom mérité de Laidette, elle avait suivi son frère Simon Gribaldi à l'armée. Ce chevalier était l'effroi des Sarrasins; il succomba dans cette guerre cruelle.

Laidette, son intrépide et vaillante compagne, fut faite prisonnière, dans cette mémorable journée, par un prince infidèle; il attacha d'abord peu de

prix à cette conquête. La sœur du vaillant chevalier lui avait semblé laide; il l'envoya près de sa mère, à qui il en fit hommage.

Un an plus tard, ayant été rendre visite à cette dernière, elle lui fit mille remercîments de l'aimable captive qu'il lui avait envoyée. Il demanda à la voir, et se prit alors d'une telle passion pour elle, qu'il lui fit les offres les plus extravagantes pour la retenir près de lui; n'ayant pu réussir, il lui rendit sans condition sa liberté, lui permettant d'emmener avec elle vingt chevaliers croisés, ses compatriotes, et ne lui de-

mandant pour toute rançon qu'une boucle de ses beaux cheveux, que les chagrins de la captivité avaient fait blanchir prématurément, et qu'il reçut à genoux.

A son retour en Provence, la princesse Béatrix de Savoie, comtesse de Provence, avait fait de Laidette l'ange de la consolation ; malgré les vives sollicitations de cette princesse, elle ne voulut jamais paraître aux brillantes réunions de la cour de Provence. Ce n'était que dans l'intimité d'un très-petit cercle d'amis, dont le sage Amanieu faisait toujours partie, que l'on pou-

vait jouir du charme de ses entretiens ; mais on était toujours assuré de la rencontrer partout où il y avait des infortunes à soulager, des veuves à consoler, des orphelins à protéger. Elle conserva jusque dans un âge très-avancé tous ses moyens de séduction ; les impressions de sa belle âme se manifestaient à travers le prisme enchanteur de son charmant visage.

Se doutant qu'Amanieu, après sa mort, en raison du tendre attachement qu'il lui avait toujours porté et dont il lui avait donné tant de preuves touchantes, voudrait lui faire une brillante

épitaphe, elle exigea que l'on mît simplement sur sa tombe :

CI-GÎT

LAIDETTE.

Cette époque des croisades a vraiment donné naissance à un grand nombre de femmes héroïques dans tous les genres; les poëtes, dans les siècles passés, furent les premiers sages.

Nous n'avons plus la folie des croisades, mais nous avons gardé heureusement celle de l'honneur, qui, dans l'état actuel de notre société, joue un rôle tutélaire; l'honneur, dans son ca-

ractère indéfini, a quelque chose de sacré. Cette religion de l'époque a toujours été celle de la chevalerie; il est encore des jugements exquis des grâces naturelles, il est encore des mortels vertueux qui ont le goût des arts aimables. J'augure très-mal de leurs détracteurs.

Le talent qui se polit dans la société acquiert ce tact élégant et fin, parure nécessaire pour plaire à l'esprit : le temps au mauvais goût n'a jamais fait de grâce.

Il est une fierté par la gloire inspirée,
Par l'amour du devoir noblement épurée.

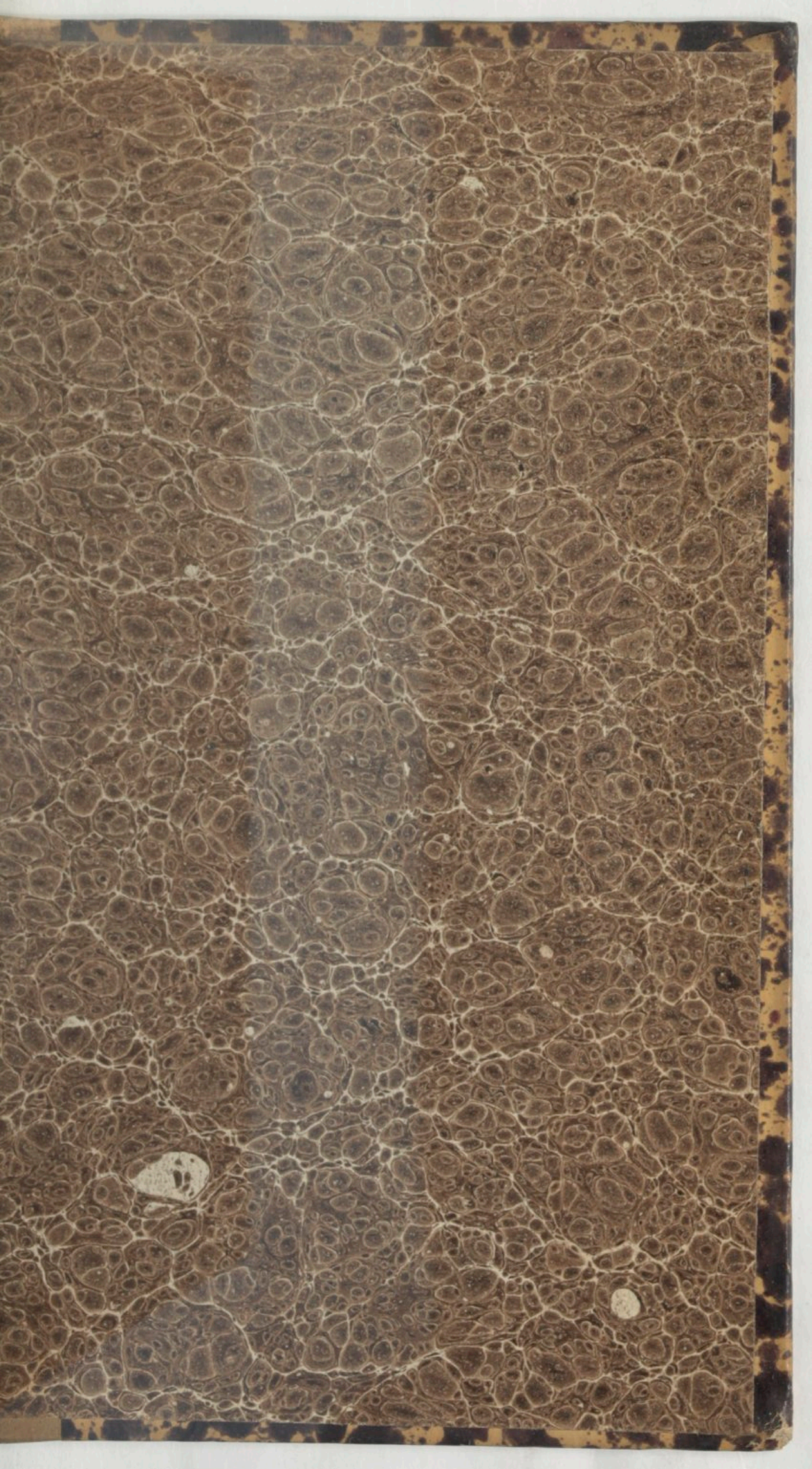
Doublement investis des honneurs éternels, du talent vertueux vous dressez la couronne. Riches dans l'indigence et libres dans les chaînes, et du fond des cachots vous habitez les cieux.

FIN

TABLE DES MATIERES

PARIS. — IMPRIMERIE DE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.
Ancienne maison Dondey-Dupré.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 04273371 8